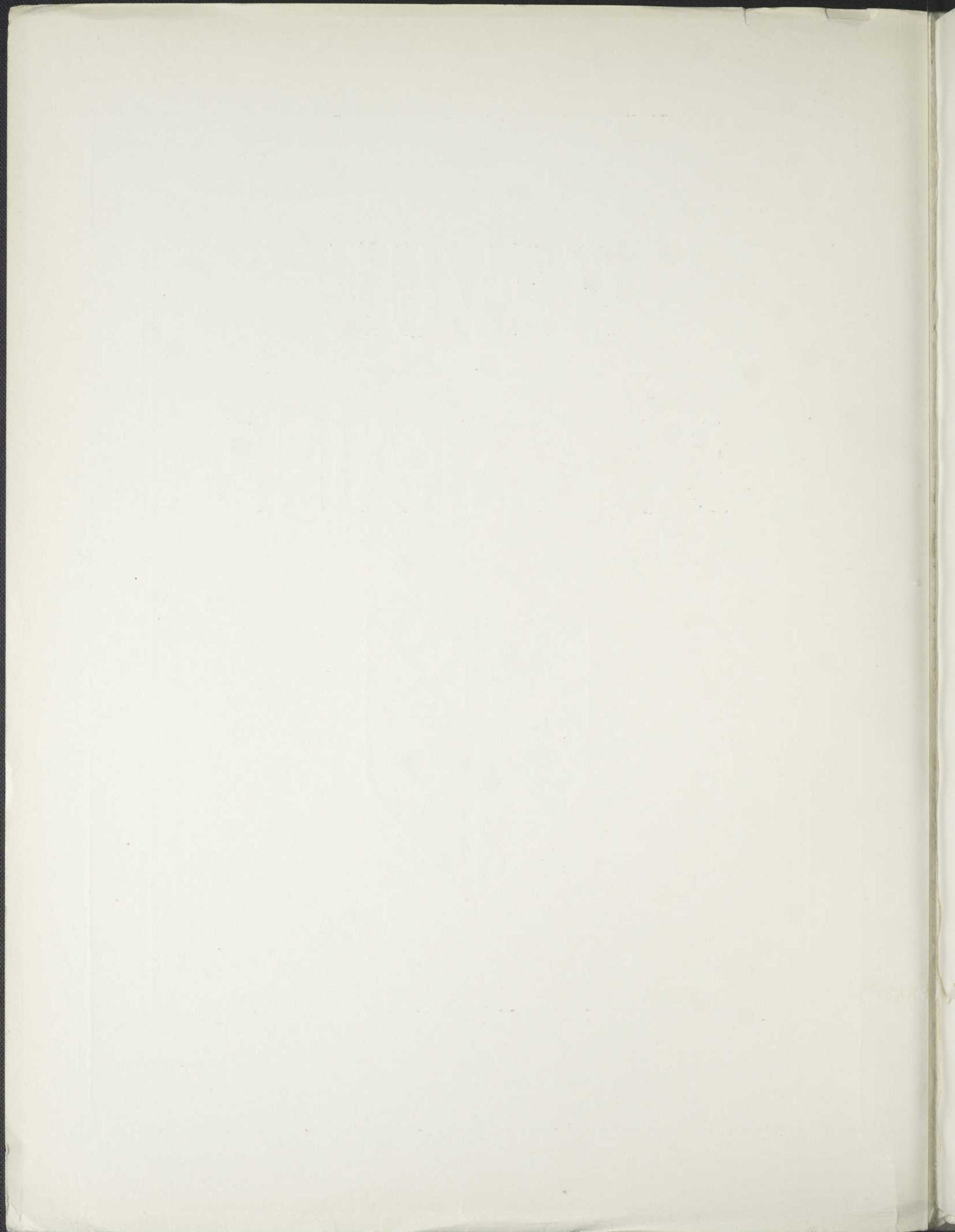


PER
R-382
CON

REVUE DOMINICAINE





ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

ENCLOSURE

EUGÈNE CÔTÉ

PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
de chaussures

ST-HYACINTHE

POUR VOS DESSINS PHOTOS ET

CLICHÉS

Consultez...

LA PHOTOGRAVURE

NATIONALE LTÉE

FA Kirk 7583*

2700 EST, RUE RACHEL, MONTREAL

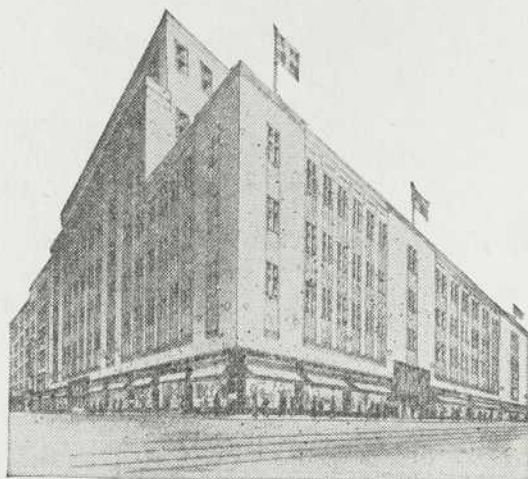
Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

705, Beaumont

Montréal, P. Q.

Tél. CRescent 4183



Il y a

du nouveau

chaque jour

CHEZ

Dupuis Frères
LIMITÉE

MONTREAL

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

TÉL.: FA. 1895
900 e.st./herbrooke

MALADIE/ CHRONIQUE/
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

Devenez propriétaires...

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

Certificats d'épargne
Versé à ses membres : \$11 500 000

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay,
Sec.

Tél.
DExter
1 1 6 3

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
National Adhesives (Canada) Ltd.

2 1 2 5
Remembrance
Road
Lachine

LA BONNE VOIE

Le chemin de la banque mène à la prospérité. Un compte d'épargne offre plusieurs avantages. Il développe le sens de l'économie, stimule l'énergie et donne de l'assurance. Il protège votre argent contre les pertes, le vol et les dépenses inutiles. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

552 BUREAUX AU CANADA

72 SUCCURSALES À MONTRÉAL

CIERGES — CHANDELLES — BOUGIES

Nos produits priment par leur qualité, leur fini et leur apparence. Ils incarnent la réputation et la confiance dont jouit notre maison depuis plus d'un demi-siècle.

F. BAILLARGEON-LIMITÉE

SAINT-CONSTANT
CO. LAPRAIRIE, P. Q.

MONTRÉAL
51, NOTRE-DAME O.

MULTIPLIEZ VOS CHANCES DE
SUCCÈS

OUVREZ UN COMPTE D'ÉPARGNE À

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 103 — 18, RIDEAU
TÉL. 2-9872

QUÉBEC :
89, RUE FLEURIE
TÉL. 5-7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
933 RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

Tél. 2-2771

HÔTEL SAINT-LOUIS

H. L. J. AUBIN, gérant général

33, RUE SAINT-LOUIS

QUEBEC, P. Q.

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL

Casavant Frères Limitée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

Tél. BELair 3711

Attention spéciale au clergé

CHAS DESJARDINS ET CIE Ltée

Consultez-nous pour vos achats de fourrures
Réparation — Transformation

1170, RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL

MENUISERIE DESLAURIERS Inc.

MANUFACTURIERS

Ameublement de Laboratoires — Ameublement d'église

Mobilier Scolaire — Finition Intérieure

68, rue Lalemant — Québec

TÉL.
771641

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Specialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, RUE D'AIGUILLON

QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU
(TÉL. 3-3776)

EDMOND SYLVAIN
(TÉL. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS

44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q.

TÉL. 2-2240

TÉL. 3-9472

PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.

Création et impressions lithographiques
en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY

QUÉBEC, P. Q.

Tél. : 5-8216

Diplômé General Motors

J.S. Ruelland
CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débassage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

J. BRUNET
LIMITÉE

Etablie en 1877

MONUMENTS

WE. 2640

4485, Chemin de la Côte-des-Neiges Montréal-26

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux

Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile

Fabrication de réservoirs

251, 2e AVENUE — Tél. 4-2772 — QUÉBEC, P. Q.

HOMMAGES DE

O. PICARD & FILS

INCORPORÉE

7, RUE SIMARD, QUÉBEC

EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

La Buanderie Lévis Ltée

10, RUE DE COURCELLES, QUÉBEC

TÉL. : 4-4603

EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ D R A X
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

DESSIN
CLICHÉS
ELECTROS

La Photogravure Artistique enr.
12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS
RETOÛCHE
FLANS

BONNES ADRESSES A CONSULTER

ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :

CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :

Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :

Bizier & Caron Ltée, 43½, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec, P. Q.
Roland Électrique Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec

AGENCES COMMERCIALES DIVERSES :

Bouffard, Mme S., 19, Foisy, Tél. 1156 Lévis, P. Q.

AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :

Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 Giffard, P. Q.

AGENT WILLARD BATTERIES :

Guay, Gérard, M.A.L., 101-103, Côte d'Abraham,
Tél. 2-3707, Québec, P. Q.

ARCHITECTES :

Bouchard & Rinfret, 400, boul. Charest, Tél. 4-0734 Québec
Chabot, Germain, 226, St-Jean, Tél. 2-6511 Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
Marchand, Joseph, 87, des Laurentides, Tél. 3-0260 Québec

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, L.A. 2870, MTL.

Ludger Lemieux — A.A.Q.P. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEUR :

Bélanger, Henri, 85, Monk, apt 2, Tél. 2-3848, Québec, P. Q.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Boucher, Germain, 72, Ste-Ursule, Tél. 5-6156, Québec, P. Q.
Bourget, Albert, 40, Des Braves, Tél. 2-3848 Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRE, ETC. :

Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 Québec, P. Q.

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec, P. Q.

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :

Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :

Siège Social, 71, St-Pierre, Suite 607, Tél. 5-8116, Québec, P. Q.

AUTOBUS :

Autobus Lemelin, 147, Arago, Tél. 5-7146 Québec, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC

ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-

CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :

Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec, P. Q.
Ferland, Ludger, 661, 1ère avenue, Tél. 4-2920, Québec, P. Q.

AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :

Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 Québec
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 — Québec, P. Q.

AVOCATS :

Bélanger, P. E. — M. A. L., 937, Père Albanel, Tél. 4-8772, Qué.
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 Québec, P. Q.
Charbonneau, Charbonneau & Charlebois, HA. 1196-1197,
21 ouest, St-Jacques, Montréal, P. Q.
Hon. Morand, Allyn, Labrèque & Bernier,
126, St-Pierre, Tél. 2-6831, Québec, P. Q.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUE :

Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes Montréal

BATTERIES :

Limoilou Batteries Ltée, 249, 2e rue, Tél. 5-8228, Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :

Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 ouest, N.-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN

BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :

Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.
Hethrington, T. Ltée, 358-364, St-Jean Québec, P. Q.

BRÛLEURS À L'HUILE :

Desroches, Eug. & Fils, 1039, St-Vallier, Tél. 3-8014 Québec

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :

J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal

CHARBON :

Quebec Coal Co. Ltd., 411, boul. Charest, Tél. 2-8472, Québec

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie,
Tél. 2-1221, Québec, P. Q.

CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :

Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :

Couture, Odilon Enrg., 27, Lavigne, Tél. 5-8073, Québec, P. Q.
Germain & Frères Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Morency, Alphonse, 110, de la Ronde, Tél. 3-4590, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE & VENTILATION LTÉE :

Langlais & Frère Inc., 253, St-Paul, Tél. 2-8224, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :

Bouchard, J.-A.-Y. Inc., 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec

CHAUSSURES :

Leclerc, Georges, 41¼, St-Joseph, Tél. 4-2380 Québec, P. Q.
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.
Rousseau, J. E., 317-a, St-Joseph, Tél. 3-0100 Québec, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :

Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675 Québec, P. Q.

CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :

F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :

Les Produits Sylvia Enrg.,
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

COMPLIMENTS :

Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : J. E. S.
Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments d'un ami : P. Québec, P. Q.
Compliments de J. M. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : O. S.-P.
Don d'un ami : L. T.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

COMPTABLE AGRÉÉ :

Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 Québec, P. Q.

COMPTABLE PUBLIC ENRG. :

Juneau, Gaston, 1320, 1ère avenue Limoilou, Tél. 5-5501, Québec

CONTRACTEURS :

(CONSTRUCTION DE CHEMINS ET D'ÉDIFICES PUBLICS) :
Les Entreprises Lechasseur Ltée Mont-Joli, P. Q.

CONTRACTEURS — ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE —

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. TR. 6611-6612, Mtl.

COURTIERS :

Lagueux & Desrochers Ltée, Casier Postal 218,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-8271, Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :

La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre,
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN IMMEUBLES & ASSURANCES :

Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 Québec, P. Q.
Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 2-8115 Québec

COUVREURS :

Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 5-9677 Québec

CRÈME GLACÉE :

Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 Québec

BONNES ADRESSES A CONSULTER

DÉPUTÉS :

Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur), St-Léonard d'Aston, P. Q.
 Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.
 Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.
 Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Épicerie Moderne Enrg.),
 Ste-Anne des Monts, Co. Gaspé-Nord, P. Q.
 L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Épicier en Gros),
 644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Cloutier, Chas Enrg., 174, d'Aiguillon, Tél. 5-6210 Québec
 La Maison Sylvio Marceau Enrg., 182, Marie de l'Incarnation,
 Tél. 2-5212, Québec, P. Q.
 Thibault, J. P. Enrg., 9, Commerciale, Tél. 131 Lévis, P. Q.

ÉDITIONS :

Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 0369, Mtl.

ENSEIGNES :

Riverin, S. O. Ltée, Centre Industriel No 5,
 St-Malo, Tél. 7-9524, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-CONSTRUCTEURS :

Lambert, F.-X., 14, Place d'Aiguillon, Tél. 2-8588, Québec, P. Q.
 Mobec Ltée, 466, St-Vallier, Tél. 2-1297 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS :

Asselin Electricque, 317-B, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec
 Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 Québec, P. Q.
 Poulin & Fils Enrg., 592, 1ère avenue, Limoilou,
 Tél. 4-2706, Québec, P. Q.
 Sylvain, Lucien, 92, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-COUVREURS :

Bureau, Antonio, 240, boul. des Capucins, Tél. 6334 Québec
 La Rue, D. Ltée, 5, Centre Industriel, St-Malo, Tél. 3-7500, Qué.

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Bédard, Albert, 375, Dorchester, Tél. 2-3623 Québec, P. Q.
 Bilodeau, Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 Québec, P. Q.
 Deslauriers, A. & Fils Ltée, 68, Lalemant, Tél. 5-8157, Québec
 Dubé et Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.
 Lamontagne, F.-X., 411, boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
 Les Entreprises Bergerville Ltée,
 111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.
 Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

ENTREPRENEUR — JOINTS DE GYPROC — TIRAGE DE JOINTS :

Tremblay, Paul-Arthur, 1086, Defondville, Tél. 2-6104, Québec

ENTREPRENEUR DE MENUISERIE GÉNÉRALE :

Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980 Québec

ENTREPRENEUR-PEINTRE-TAPISSIER :

Boisvert, Chas & Fils, 1701, Chemin St-Louis,
 Tél. 7-2384, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNÈBRES :

J. Wilfrid Dubois Inc., 2, Durocher, Tél. 5-5298 Québec, P. Q.

ÉPICIERS :

Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964 Québec, P. Q.
 Pakenham Enrg. 975, 3e avenue, Tél. 2-5681 Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :

Lamarche, J. H. Enrg., 5345, Ferrier, Tél. CR. 2155, Montréal
 Letellier, J.-B.-E. Inc., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec
 Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 Québec, P. Q.

FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville Trois-Rivières, P. Q.
 Marchand, Adélar, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370, Québec, P. Q.

FERRONNERIE EN GROS :

Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,
 Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, Lévis, P. Q.

FOURRURES :

Alain Ltée, P. A., 203, St-Joseph et 79, de L'Eglise,
 Tél. 5-5106, Québec, P. Q.
 Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec, P. Q.

FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOÛTE :

Nadeau, J.-O., 297, Sainte-Foy, Tél. 2-6429 Québec, P. Q.
 Sanfaçon, Honoré, 264, St-Joseph, Tél. 5-7419 Québec, P. Q.
 Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :

Garage Paradis Enrg., 78, D'Aiguillon, Tél. 2-8777 Québec

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES DE

CARROSSERIES D'AUTOMOBILES :
 Beaulieu & Fillion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec

GARAGISTES :

Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 Québec, P. Q.
 Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 Québec, P. Q.

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Larochelle & Fils Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 Québec, P. Q.

HÔTELS :

Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 Québec, P. Q.
 Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 2-0228 Québec
 Hôtel Montcalm, Inc., 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec, P. Q.
 Hôtel St-Roch, 230, St-Joseph, Tél. 2-3921 Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEUR :

Bégin, J. Maurice, 9, Chabot, Tél. 683 Lévis, P. Q.
 Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252, ... Québec, P. Q.

INGÉNIEURS-CONSEILS :

Demers, Georges, 71, St-Pierre, Tél. 3-6736 Québec, P. Q.
 Langlais, Zachée, 105, Côte de la Montagne, Tél. 3-6661, Québec

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS :

Komo Construction Ltée, 1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec

INSTITUTRICE :

Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

La Ferme Saint-Laurent Ltée, 6720, Garnier,
 Tél. CR. 2188-89, Montréal
 Laiterie Arctic Ltée, 75, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101 Québec

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 0369 Montréal
 95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa, Ont.

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
 970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec, P. Q.
 Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
 Magasin St-Louis Enrg., 26 rue St-Louis, Tél. 2-4791, Québec
 Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
 85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
 Mozart Ltée, 310-312, Saint-Joseph, Tél. 2-6484, Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE BISCUITS :

Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES :

Samson, J. E., Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765, Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE MONUMENTS :

Gingras, Roch, Enrg., 2139, Chemin Ste-Foy, Tél. 7-3147, Qué.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MANUFACTURIERS DE TUYAUX EN CIMENT :

Tuyaux Vibrés Inc., 370, Dorchester, Tél. 6325, Québec, P. Q.

MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :

La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée
 327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FER, ETC. :

Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 Québec, P. Q.

MARCHAND DE FRUITS :

Vézina, Adélar & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec

MARCHANDS DE MEUBLES :

Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 Québec, P. Q.

MARCHANDS DE SABLE ET PIERRE CONCASSÉE :

Robert & Dufour Enrg., 390, 20e rue Limoilou, Tél. 2-4027, Qué.

MARCHANDS-TAILLEURS :

Lefebvre, Ph., 63, Buade, Tél. 3-1433 Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES A CONSULTER

MATERNITÉ PRIVÉE :

Ouellette, Mme J. T., 10, d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Pouliot, Dr Antoine, 69, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J. A., 3651, Park Ave, Tél. HArbour 0630, Montréal

MERCERIES POUR HOMMES :

Julien, Albert, 556, 3e avenue, Limoilou, Tél. 4-9474, Québec

NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :

Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 Québec, P. Q.

NÉGOCIANT EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAINS) :

Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec, 5-9686

NÉGOCIANTS EN GROS — JOBBERS :

Bourget & Léveillé, 59, Commerciale, Tél. Zone 5-216 Lévis

NETTOYEUR, BUANDERIE :

Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 Québec, P. Q.

NOTAIRES :

Baillargeon & Baillargeon, 38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPÉRATION FORESTIÈRE — BOIS — PULPE :

Lagueux, E. & Fils Ltée, 35, Côte du Palais, Tél. 5-9739, Qué.

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.

PAPIER ASPHALT — MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Bishop Asphalt Papers Ltd., 201, du Pont,
Tél. 2-3581-2-6193, Québec, P. Q.

PÂTISSERIE — PAIN :

Jos. Vaillancourt Inc., 356-358, St-Joseph, Tél. 2-2085, Québec
Vachon, J. A. & Fils Ltée, ... Ste-Marie de Beauce, P. Q.

PHARMACIENS :

Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.
Pharmacie Canadienne, 1661 ouest, N.-Dame, Tél. WI. 1771, Mtl.
Pharmacie Roy Enrg., 121, Royale, Tél. 2-3736, Giffard, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :

Ontario Medical Supply, 139, Queen, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.
Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE ET COMMERCIALE :

Michel Studio Enrg., 354, St-Jean, Tél. 4-2798 Québec, P. Q.

PLACAGE-INDUSTRIEL-CHROME :

Garand & Thibault Enrg., 7, d'Argenson Québec, P. Q.

PLOMBIERS :

Asselin, J. A., 37, Hermine Québec, P. Q.
Bédard, Roger, 25-27, Côte d'Abraham, Tél. 4-3263, Québec, P. Q.
Chiquette, Rosario, 23, Laviguer, Tél. 4-3782, Québec, P. Q.

PNEUS :

Michaud Tire Service Ltée,
207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.

PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :

Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise, Tél. 3-6320, Qué.
M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.

PROVISIONS EN GROS :

Turgeon, Jos., 189, Commerciale Lévis, P. Q.

PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :

Quebec Ship Riggers & Sail Makers Reg'd.,
17, Sault-au-Matelot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruits Ltd., 45, St-Paul, Tél. 2-7036, Québec

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE GÉNÉRALE :

Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.
Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent,
Tél. VE. 2581, Montréal
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec, P. Q.
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :

Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 Québec

RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEURS :

Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.

RÉFRIGÉRATEURS :

Brindamour, W., 415, 1ère avenue, Tél. 3-2449, Québec, P. Q.

REMBOURRAGE ET FABRICATION DE MEUBLES :

St-Hilaire, Alfred, 382, St-Vallier, Tél. 3-4446 Québec, P. Q.

RESTAURANTS :

Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 Montréal

SERVICE AÉRIEN :

Les Ailes du Nord Ltée, Tél. 30s.3-7-47, Sept-Iles, ... P. Q.
Tél. 7-4362 Québec, P. Q.

SERVICE ÉLECTRIQUE :

Bourque Electric Ltée, 4, rue St-Jean, Tél. 2-2759 Québec

SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC. :

Beaulieu, L. P., 15, boul. Roosevelt-Churchill, Tél. 4-4924, Qué.

SOUPE :

Habitant Soup, 8455, St-Dominique, Tél. DU. 1115, Montréal-14

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES :

Vatel Enrg., 611, 16e rue, Limoilou, Tél. 3-7721, Québec, P. Q.

STORES VÉNITIENS :

Méthot, Raoul, 213, 5e rue, Tél. 2-6174 Québec, P. Q.

SYNDIC LICENCIÉ :

LaRochelle, Victor, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7258, Qué.

TANNERIE :

Tannerie Daigle Ltée, 7, Lee, Tél. 5-7523 Québec, P. Q.

TAXIS :

Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.

TERRA-COTTA :

Montreal Terra-Cotta Ltd., 1010 ouest, Ste-Catherine,
MA. 6912, Montréal

TRANSPORTS :

La Traverse de Lévis Ltée, 71, St-Pierre, Tél. 4-8938, Québec
Transport R. Dumas Enrg., 250, Ste-Hélène, Tél. 3-3824, Qué.

VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc., 105, Côte de la Montagne,
Tél. 2-4061, Québec, P. Q.

VALISES ET BOIS DE CONSTRUCTION :

Ruel, Edouard Ltée, 416, St-Joseph, Tél. 286W, Lauzon, P. Q.

VIANDES EN GROS :

Marché de Québec Enrg., 342, 1ère rue, Tél. 2-2016, Québec, P. Q.

VITRES ET PEINTURE :

Franklin Glass & Paint Co., 305, St-François, Tél. 2-4982, Qué.

Sommaire

Juin 1952

ALAIN Verval : *Instant*

Où l'on voit la philosophie et la poésie à la poursuite du fugitif.

ANNETTE DÉCARIE : *Alfred La Liberté*

L'hommage fervent et nuancé d'une musicienne à un grand musicien.

J.-M. PARENT, O. P. : *Grandeur païenne et grandeur chrétienne*

A propos d'un livre d'une valeur exceptionnelle que vient d'éditer la *Bibliothèque thomiste*.

Dom RAOUL HAMEL, O. S. B. : *Le mystère de l'Eglise*

« Vraie et fausse réforme de l'Eglise » a inspiré cet article où l'on voit l'humain en évolution auquel l'Eglise doit répondre.

GAILLARD DE CHAMPRIS : *Sur le Théâtre de Montherlant*

Ce texte jette une bienfaisante lumière sur l'œuvre imposante d'un des plus grands dramaturges de notre époque.

GUY SYLVESTRE : « Les saints vont en enfer »

Un beau chapitre d'apostolat missionnaire moderne, en pleine banlieue rouge, par les prêtres-ouvriers de la Mission de Paris.

Le sens des faits

J.-N. TREMBLAY : « Fruits » (poème).

H. LELONG, O. P. : « Les jeux du sable, du vent et du soleil au Sahara ».

JEAN ROUSSEL : « De la pesanteur à la grâce ».

M. LADURANTAYE : « André Mignault, violoncelliste ».

En collaboration : « La Somme contre les Gentils de saint Thomas ».

En collaboration : « Lumière et Vie » (revue).

La rédaction : « Evénements et informations ».

L'esprit des livres

CHARLES DE KONINCK : « La sobriété » (A. L.).

ROLAND GAUTHIER, C. S. C. : « Sens et valeur de la paternité de saint Joseph ».

M.-M. DESMARAIS, O. P. : « La vie en rose » (A. L.).

A.-M. GRANGER, O. P. : « Comment préparer son mariage ? » (Elie Goulet).

JOSEPH HOUYOUX : « Pour ou contre les Ecoles de Bonheur » (A. L.).

JACQUES HÉBERT : « Aventure autour du monde » (A. L.).

G. HUNERMANN : « Fleur des marais, Maria Goretti » (E. Goulet).

F. W. CAVIEZEL : « Oui pour toujours » (E. Goulet).

P.-A. REY-HERME : « L'enfant et son devenir » (E. Goulet).

H. PAISSAC : « Le Dieu de Sartre » (J.-L. Reid).

J.-A. TRUELLE : « Psychologie et Vente » (E. G.).

Table des matières, janvier à juin.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LVIII

Tome I

Juin 1952

L'INSTANT

L'instant est, ou n'est point ; et s'il est, on le vit.

Il porte la santé, l'amour et l'espérance ;

Ou il est teint de peine, alourdi de souffrance.

Mais il est l'un ou l'autre, et c'est lui qui choisit.

En équilibre instable, il survit dans l'esprit,

Nous berce d'illusions, effleure la victoire,

Engage l'avenir et nous promet la gloire.

On croit le retenir ? Déjà il s'est repris.

Inconstant, fugitif, on voudrait l'arrêter,

Faire durer la joie ou cesser la malchance :

Mais il n'est point son maître et s'échappe en silence.

Pourtant rien n'est perdu, rien n'est à regretter :

Puisque dans l'au-delà chaque moment volage

D'un éternel présent est déjà pris en gage.

Alain Verval

Alfred La Liberté

Le décès du pianiste-compositeur Alfred La Liberté, survenu le sept mai dernier, à la suite d'une longue et très pénible maladie, retire à notre monde musical canadien l'une de ses plus éminentes figures — et certainement la plus vigoureusement définie — un bon et fidèle serviteur de la Musique tout court. Je viens de prononcer le vocable qui définit le plus justement, je crois, la vraie noblesse de ce musicien incorruptible : servir l'art ; non s'en servir.

Ennemi de toute parade cabotine — trop sincère et trop peu vaniteux pour cela — et se gardant scrupuleusement quant à lui du moindre pittoresque, sa silhouette morale n'en demeure pas moins originale et haute en couleurs crues. Les mélomanes avertis, apprenant sa disparition, voudront peut-être se le remémorer, le soir des grandes auditions en notre ville, toujours occupé, aux intermèdes, à jeter bas les idoles... aux pieds d'argile et à injecter à son interlocuteur improvisé une ferveur quasi incoercible pour ses grands dieux sonores. Car, apostolique comme il s'en fait peu, même dans les ordres, la grande affaire de La Liberté était de convaincre ; de diffuser, au sein d'une pacotille nombreuse, le discernement des valeurs suprêmes spirituelles en esthétique. Fort de son mandat d'amener, de vous amener à la vraie Beauté, La Liberté avait alors le verbe dru et haut. Mais — ô différence ! — il ne s'écoutait pas parler. Soulevé par la grande rumeur en lui des hautes mers musicales, il ne souhaitait qu'une chose : vous entraîner dans ce flot. Là — en Beauté — aucune mode ou engouement provisoire ; l'intemporel seul obtint jamais les suffrages de ce chevalier d'éternité en Art. Éternité en Art : simple transfert de l'autre, car, si l'on distingue avec Goethe, être religieux et prendre religieusement les choses, peu de mystiques mirent au service de leur Dieu plus d'amour désintéressé et d'infatigable dévouement — un dévouement de *missionnaire* — que ceux déployés par La Liberté pour la cause du seul idéal artistique qu'il reconnût : l'Art, véhicule de la pensée

et du sentiment, dans une forme adéquate. La théorie de l'art pour l'art, ou encore la seule beauté formelle ou même impressionniste le faisaient bondir de mépris et parfois d'outrage.

Connu pour ses cultes successifs (ce qui n'excluait pas leur simultanéité, quoi qu'en pensèrent, à l'occasion, certains critiques) tous trois pour lesquels il fit œuvre de pionnier au Canada : Wagner, par des conférences aussi érudites que musicales (au pays, mais aussi à New-York, durant les années qu'il y professa) ; Scriabine, dont il fut l'élève privilégié et l'ami, habitant sous son toit pendant plusieurs années ; Medtner enfin, qui l'a précédé de quelques mois à peine dans le grand Au-delà et qui reconnaissait en lui un frère, l'ami irremplaçable de sa pensée et de son œuvre, La Liberté poussait la passion esthétique jusqu'à une intransigeance totale, et qui s'est parfois exprimée de façon regrettable. Réunissant en sa complexion morale la ferveur impétueuse d'un Savonarole et la cruauté naïve d'un Knox, nous sommes contraints, je le crains, de prononcer à son sujet le mot de fanatisme. Mais celui-là du martyr ou du saint, et que définissait déjà Chateaubriand (je crois) : *délire de la vertu*.

A son autodidactisme (pour ce qui est de culture extra-musicale, s'entend), La Liberté devait ses dimensions mais aussi ses limites. Moins pédagogue qu'éveilleur ou initiateur — *Je n'instruis pas, j'éveille*, enseigne le Janus de Villiers de l'Isle-Adam — il avait le don de communiquer l'intransmissible : la connaissance profonde, verticale de l'œuvre, laquelle ne s'obtient — et ne se transmet — que par l'amour. Ses élèves sont marqués au sceau d'une ferveur presque mystique. A ce don, il joignait cette autre faculté comme magique d'inspirer les plus généreux dévouements. Je voudrais ici rendre hommage à celui-là d'une rare plénitude, qui lui a clos les yeux.

Rien de l'esthétique en général ne lui était étranger : peinture, où il révérait, en plus des vieux maîtres, son contemporain Jean Delville dont il possédait un *Prométhée* d'une puissance hallucinante et l'allemand Karl Stuck dont l'émouvante *Crucifixion* tenait toujours dans ses studios

la place prépondérante. En sculpture, de précieuses reproductions ornaient aussi son atelier. Littérature enfin. Bibliophile non moins éperdu que discophile (sa bibliothèque forme un monument considérable), il pouvait parler avec autant de pertinence de Shakespeare et de Goethe que de Bach, Brahms ou Mozart. Le poète anglais Robert Browning est demeuré, jusqu'à ces dernières années, le livre de chevet préféré du maître. Ses choix, partout et toujours, furent d'un essentialiste, d'un symboliste et d'un expressionniste. Quant à la matière ou forme d'art qu'il réprouvait, avec une violence souvent malheureuse, il avait eu d'abord l'honnêteté d'en prendre totalement connaissance. Ce qui n'était pas alors si commun chez ses opposants, les contempteurs de la matière adverse.

Il avait étudié de nombreuses années en Allemagne, pendant sa jeunesse. Il en possédait parfaitement la langue (aussi bien que l'anglais d'ailleurs) et en avait rapporté une idéologie aussi abrupte qu'inhumaine dont — inexplicablement — il ne se départit pas, à sa maturité. Par la suite, il fit un nombre considérable de voyages en Europe (à chaque année presque) voyages qui furent presque autant de pèlerinages artistiques : à Bayreuth et à Munich (Wagner) ; à Stratford-on-Avon (Shakespeare) ; etc... Il y avait noué là les relations les plus prestigieuses (il suffisait de voir, sur les murs de son atelier, cette galerie de photos des personnalités artistiques les plus universellement célèbres, et leurs dédicaces confraternelles, pour s'en convaincre) tout en enrichissant son studio d'un butin d'art exceptionnellement nombreux et choisi en notre ville.

Pendant les années d'Allemagne, à son premier séjour, il avait étudié sous le célèbre pianiste-pédagogue russe Paul Lutzenko qui, à l'art du piano, joignait une vaste culture et un doctorat en philosophie. Grâce aux subsides de la grande maison d'Editions Presser (mais Lord Strathcona et la grande diva canadienne Albani comptaient aussi parmi ses protecteurs) il avait été admis au Conservatoire Stern. C'est également au cours de ce premier séjour d'Allemagne que La Liberté, refusé

à certains concours de lecture à vue (on sait combien il y était passé maître) auquel ne devait participer aucun étranger, obtint qu'en sa faveur on levât l'interdiction, après qu'il eût joué pour Guillaume II et suscité l'intérêt du Kaiser. Enfin, il avait également eu l'honneur — très convoité — de se faire entendre à la cour ducale de Cobourg. Pendant toutes ces années, l'élève canadien La Liberté avait été l'invité assidu, et non moins ébloui, du formidable pianiste et transcritteur de Bach, Ferruccio Busoni.

Le second séjour d'études outre-Rhin avait été bref (un an). Il y avait alors reçu la direction de la fameuse pianiste brésilienne Teresa Careno.

Puis vinrent les années de Bruxelles et la grande aventure musicale, l'aventure majeure sous Alexandre Scriabine. Quatre années sous le toit de Scriabine devaient en faire un pianiste à l'art subtil et un expert inégalé de la matière et de la manière scriabiniennes. Détail éclairant : Scriabine avait exigé de son aspirant élève six mois de philosophie et de mathématiques à l'université locale et qu'il s'intégrât à une société théosophique. Nous avons là, je crois bien, la clé de tout un angle de la personnalité du maître et de l'élève, et des propensions acquises de ce dernier, parmi les plus ancrées et définitives. La Liberté donna au pays d'innombrables séances entièrement consacrées à l'aristocratique compositeur russe, séances qui firent l'éducation et les délices de toute une génération de mélomanes.

Parmi les manuscrits les plus importants qui lui furent octroyés par leurs auteurs, mentionnons le *Poème de l'Extase* de Scriabine ; le *Second Concerto* pour piano et orchestre de Nicolas Medtner ; et un nombre considérable de notations musicales que Medtner a échelonnées sur le parcours de toutes ces années de leur enthousiaste amitié. Lui sont dédiés la *Sonate orageuse* de ce dernier, et de Marcel Dupré, son *Thème et Variations* en ré.

Bien des outrances marquent cette vie d'artiste, car ses inimitiés étaient aussi puissantes que ses sympathies. Il était de la race violente —

et magnifique — des Claudel, des Bloy, des Bernanos et des Péguy. Dieu l'a accueilli. Qui ne vomit que les tièdes. Et aussi, beaucoup lui devrait être pardonné, car il a beaucoup admiré l'Admirable. Une telle faculté d'enthousiasme prend ici sa source dans une simplicité et une humilité foncières : vertus d'apôtre s'il en est, et fort appréciées du Créateur.

Empêchée moi-même (temps et espace) d'autres — musicographes ou biographes — relateront plus au long, situeront et jugeront les mérites du compositeur comme les étapes brillantes ou simplement laborieuses (il a harmonisé quelque huit cents chansons de notre folklore) de cette carrière d'artiste. Je ne prétends ici, en mon nom personnel, qu'au tribut de juste reconnaissance et d'émotion profonde que la disparition du musicien-ami orchestre en moi.

Annette DÉCARIE

Le 8 mai 1952

Grandeur païenne et grandeur chrétienne

La *Bibliothèque thomiste* s'est enrichie récemment d'une histoire de la magnanimité qui a demandé à son auteur plusieurs années de recherche et d'élaboration¹. C'est un livre d'une exceptionnelle valeur ; compte tenu des circonstances dans lesquelles il a été achevé, c'est même une œuvre de très haute magnanimité. Nous avons ici non seulement une monographie complète d'un mot et d'une notion complexe, mais aussi — comme l'indique bien le sous-titre — la confrontation de deux conceptions de la grandeur qu'on aurait pu croire irréductiblement opposée, si le génie de saint Thomas n'avait su intégrer dans la seconde tout ce que la première renfermait de vrai. Pour apprécier cette réussite, il faut d'abord se rendre compte à quel point l'idéal de grandeur proposé par les plus illustres représentants de l'Antiquité gréco-latine paraissait étranger à l'esprit du christianisme.

C'est pourquoi le P. G. consacre le premier tiers de son ouvrage à l'étude de la magnanimité chez les Anciens. Notion complexe, avons-nous dit, car dès l'origine il apparaît que les hommes d'action se sont fait de la grandeur une idée assez différente de celle des philosophes qui à leur tour ne furent pas tous d'accord ! Pour les premiers, tels un Philippe de Macédoine et un César, la magnanimité consiste dans les grandes actions, le développement maximum de leurs capacités en vue de la conquête du monde ; c'est un idéal de vie intense et dangereuse. Pour les seconds, il ne s'agit point d'entreprendre, mais de supporter l'adversité, de trouver en soi le principe de son bonheur et de son autonomie ; ils ne songent point à remplir le monde de leurs exploits, mais ils prétendent le dominer par un mépris serein. Telle est la magnanimité de Socrate célébrée par Aristote et pratiquée par les Stoïciens.

L'historien s'arrêtera davantage à la magnanimité aristotélicienne, car c'est elle qui au XIII^e siècle sera vivement attaquée par les champions

1. R.-A. GAUTHIER, O. P. — *Magnanimité : l'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la théologie chrétienne*. (Bibliothèque thomiste dirigée par M.-D. Chenu, O. P., XXVIII). Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1951. in-8, 522 pages.

de la tradition augustinienne, avant d'être parfois mal interprétée par les commentateurs modernes d'Aristote. Hugolin d'Orbiéto, par exemple, écrivait : « Les principes de la morale aristotélicienne sont faux ; c'est ainsi que, selon Aristote, il faut s'efforcer de parvenir à la magnanimité ; mais la magnanimité, telle que la comprend Aristote, est en réalité un fol orgueil, elle est cet orgueil même du pharisien que flétrit l'Évangile ». Avec moins de violence dans l'expression, saint Bonaventure ne pense guère autrement. A ces théologiens on pourrait reprocher de simplifier à l'excès la doctrine d'Aristote pour lui opposer plus sûrement une fin de non-recevoir.

Du reste, l'*Ethique* nous a laissé moins une théorie de la magnanimité qu'un portrait du magnanime, et il serait par trop facile d'en tirer une caricature, en isolant certains traits. Rien de plus étranger à ce procédé que l'étude attentive des textes à laquelle s'est appliqué le P. G. pour dégager la vraie physionomie de la magnanimité. Au terme de cette enquête, elle nous apparaît comme la vertu qui assure l'indépendance de l'homme à l'égard du monde extérieur qu'il domine de toute la hauteur de sa valeur intime. « La magnanimité sait reconnaître la grandeur vraie, la grandeur d'une vertu qui s'achève dans la contemplation, et, comparant cette grandeur, intérieure à l'homme, à la grandeur du monde extérieur, elle sait établir l'échelle des valeurs : au regard de la grandeur de l'homme, celle du monde extérieur est peu de chose ». Si le magnanime se juge digne des biens extérieurs, et d'abord de l'honneur, ce n'est point par vaine prétention ; c'est que la vertu donne à l'homme un droit au plus grand des biens extérieurs et *a fortiori* aux moindres. En définitive, c'est la conscience de sa dignité d'homme et la confiance en ses ressources humaines qui caractérisent le magnanime.

* * *

Cette exaltation de l'homme ne pouvait, telle quelle, recevoir droit de cité dans le christianisme. Toutefois, le concept de magnanimité allait pénétrer assez tôt dans la pensée chrétienne. Le mot même fut introduit

comme par hasard grâce aux traductions latines de la Bible qui en usèrent pour rendre le terme biblique signifiant la longanimité. Puis Clément d'Alexandrie et Origène, dans leur entreprise d'assimilation de la philosophie hellénique, utilisèrent le vocabulaire stoïcien de la magnanimité, non sans le transposer, lui faisant désigner un renoncement d'espérance et d'amour, un mépris du monde créé, par amour du Dieu créateur.

Cette transposition mystique se poursuivit au moyen âge, surtout au XII^e siècle, par les soins de plusieurs docteurs dont le P. G. cite et analyse les principaux textes. La magnanimité, sous sa double forme initiale, celle des politiques ou hommes d'action et celle des philosophes, se trouve ainsi profondément transformée par une référence explicite à Dieu. Pour le grec, en face de l'homme il n'y avait que le monde à conquérir ou à mépriser, et la magnanimité s'y exerçait. Pour le chrétien, en face de l'homme il n'y a que Dieu, et pour le conquérir il faudra se mépriser soi-même. Si l'homme se considère en lui-même, il n'est que néant ; s'il se considère en Dieu, il est grand ; mais ne nous y trompons pas : la seule vraie grandeur qu'il soit légitime d'affirmer est celle de Dieu. Dès lors, on peut, à l'exemple de la Sainte Vierge, concilier la plus profonde humilité avec la plus haute magnanimité. Saint Bernard l'a dit en termes magnifiques.

Mais il faut avouer que cette conception sacrifie la consistance propre de la magnanimité : elle n'est plus qu'un autre nom de l'humilité ou de l'espérance théologale, selon qu'elle se tourne vers le néant de l'homme ou vers la toute-puissante libéralité de Dieu. Pareille solution ne pouvait satisfaire saint Thomas qui entendait associer la magnanimité à l'idéal chrétien, sans lui faire perdre son identité, quitte à retoucher un peu le portrait du magnanime dessiné par Aristote. « L'objet propre de la magnanimité, écrit-il, en fait une attitude d'âme bien déterminée. Elle tend à de grandes actions dignes d'honneur, et elle met dans cette recherche un ordre de raison qui en fait une vertu. Cette attitude vertueuse va rayonner sur toute la vie morale : son objet même implique en effet l'exercice de toutes les vertus, l'honneur étant le fruit de la vie vertueuse.

Ajoutons qu'il ne s'agit pas d'un goût quelconque de l'honneur. On y veut de la grandeur. La vertu certes est toujours honorable, mais on ne se contentera pas de la pratiquer médiocrement : le magnanime entend faire grand en tout ordre de vertu, car il a pour idéal le plus haut mérite ».

En dépendance de la grâce et au service de la charité, rien de plus apte à assurer le plein rendement d'une vie que ce désir de la vraie grandeur avec l'effort courageux que le magnanime met à le réaliser. Mais n'y a-t-il pas là une menace pour l'humilité ? Saint Thomas a également abordé ce problème, et la solution qu'il y a apportée est replacée dans son contexte historique par le P. G. qui consacre plus de cent pages à l'étude des rapports entre magnanimité et humilité.

Leur origine était si différente qu'elles purent longtemps s'ignorer. Avant de trouver son exemplaire parfait dans la vie du Christ et de prendre dans le Nouveau Testament la signification essentiellement religieuse qu'elle gardera, l'humilité a été l'objet d'une révélation progressive dont le P. G. retrace les principales étapes. De leur côté, les penseurs païens, bien qu'ils aient flétri l'orgueil comme un vice détestable, n'ont pas su reconnaître la valeur propre de l'humilité, réservant toute leur estime à la magnanimité.

Le conflit devait éclater un jour entre ces deux attitudes qui paraissent incarner, l'une un idéal spécifiquement chrétien, l'autre un idéal spécifiquement païen. L'occasion en fut la traduction de l'*Ethique* que les plus célèbres maîtres du XIII^e siècle s'empressèrent de commenter. Mais on s'aperçut alors qu'un même texte d'Aristote, lu par saint Thomas et par Siger de Brabant, prenait une tout autre signification. Le premier avait cru reconnaître l'humilité dans le passage suivant de l'*Ethique* : « Celui qui n'aspire qu'à de petites choses parce qu'il les juge à sa mesure n'est pas magnanime mais tempéré » ; ce tempéré, ajoutait saint Thomas, nous pouvons bien l'appeler humble. Siger reprend à son compte cette identification, non plus avec le dessein inoffensif de trouver l'humilité mentionnée par le Philosophe, mais pour établir la supériorité de la

magnanimité vertu des grands sur l'humilité vertu des petits. Il y a pour lui deux catégories d'hommes : les grands n'ont que faire de l'humilité qui les empêcherait de prendre conscience de leur grandeur ; l'humilité ne conviendra donc qu'aux gens de rien.

On comprend qu'en présence d'une telle interprétation des rapports entre la magnanimité et l'humilité la réaction augustinienne ait été assez vive, comme nous l'avons déjà dit. Si la première de ces vertus tournait au détriment de la seconde, elle devenait manifestement inacceptable pour des chrétiens, ce qui ne devait pas étonner des esprits déjà convaincus des erreurs d'Aristote. Mais, saint Thomas ne l'entendit pas ainsi, et il ne voulut sacrifier ni l'une ni l'autre de ces vertus, chacune ayant son rôle à remplir dans la mise en œuvre par le chrétien des dons de Dieu.

Ces talents dont il reconnaît l'origine divine, le chrétien doit savoir les exploiter avec magnanimité. Pour rester humble, point n'est besoin de se diminuer ni d'ignorer ses qualités ; il suffit au chrétien de conserver le sentiment de sa petitesse radicale. Mais cela laisse intact le devoir d'être pleinement soi-même et de se grandir jusqu'où Dieu veut qu'on atteigne. Saint Thomas l'a dit en une formule décisive : « Il y a dans l'homme quelque chose de grand qu'il possède par un don de Dieu ; et il y dans l'homme une imperfection qui lui vient de sa condition de créature. La magnanimité fait que l'homme se juge digne de grandes choses, en considération des dons qu'il possède et qu'il a reçus de Dieu. Ainsi s'il a une grande élévation d'âme, la magnanimité le fait aspirer aux œuvres de vertu parfaite ; et il en va de même de l'usage de n'importe quel autre bien, par exemple de la science et de la fortune extérieure. L'humilité, au contraire, fait que l'homme se sent très petit, eu égard à son imperfection de créature. Et ainsi, il est évident que la magnanimité et l'humilité ne sont pas contraires, quoique leurs aspirations semblent contraires, parce qu'elles procèdent de considérations diverses ». La confiance en soi et le désir de grandeur ne sont donc pas l'apanage du païen ; elles conviennent beaucoup mieux au chrétien qui, ayant reçu davantage, peut et doit réaliser davantage.

Il n'est pas possible de détailler ici toutes les richesses de l'ouvrage du P. G. qui abonde en larges vues et déborde le cas particulier de la magnanimité pour éclairer celui de plusieurs autres vertus. Nous n'hésitons pas à dire qu'il présente un intérêt spécial pour diverses catégories de lecteurs. Les spécialistes de l'histoire des doctrines y relèveront un grand nombre de textes inédits, sans parler des analyses pénétrantes et nuancées de textes déjà connus, et d'une foule d'indications précises sur la sémantique du vocabulaire médiéval des vertus, au confluent de la Bible et de la littérature gréco-latine. Tous ceux qui ont adopté l'œuvre de saint Thomas comme texte de base pour l'étude des vertus trouveront dans le P. G. un guide sûr ; il a exploré tous les écrits de l'*Aquinate* et nous fait part d'observations précieuses tant pour l'intelligence doctrinale que pour l'interprétation historique.

Les professeurs d'humanités auront beaucoup à prendre dans ce livre non seulement pour mieux saisir l'idéal de vie exprimé par les auteurs classiques qu'ils ont à expliquer, mais aussi pour porter un jugement chrétien sur cet idéal. Sans quoi, la formation classique risque d'aboutir à un dangereux compartimentage ; d'un côté, des conceptions païennes dans lesquelles de jeunes étudiants sont incapables de discerner la part de vérité et la part d'erreur ; de l'autre, une attitude chrétienne où le cœur occupe plus de place que l'esprit. En pareille condition, il n'est pas certain que les principes chrétiens inspireront, comme ils le devraient, la conduite de l'adulte : des pratiques plus ou moins formalistes pourront subsister, mais les convictions feront défaut parce que la synthèse n'aura pas été opérée à temps entre les éléments de la formation classique et les valeurs proprement chrétiennes.

Enfin, à tous ceux que l'appel de la grandeur ne laisse pas indifférents la doctrine thomiste de la magnanimité indique comment répondre à l'exhortation de l'Apôtre : « Que ceux qui ont placé leur foi en Dieu aient à cœur d'exceller dans la pratique du bien, pour faire face aux nécessités pressantes. Ainsi ils ne seront pas stériles » (*Tite*, III, 8, 14). Sans en prononcer le nom, saint Paul a souvent recommandé la magna-

nimité, lui qui écrivait à Timothée : « Car ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi » (II *Tim.*, 1, 7). Aussi le P. Gauthier a-t-il raison de souhaiter qu'on rende à cette vertu, telle que l'a enseignée saint Thomas, sa place dans la spiritualité chrétienne, et tout particulièrement dans la spiritualité du laïcat chrétien. « En apprenant aux laïcs chrétiens un robuste enthousiasme pour les tâches humaines auxquelles ils sont consacrés, et qui sont grandes, en leur apprenant le sens de l'initiative, l'énergie dans l'effort et surtout la confiance dans leur force d'homme, et par conséquent la confiance dans les techniques humaines qui, au service de la force de l'homme, sont seules capables d'assurer la réussite des tâches humaines, la vertu de magnanimité forgera à la société moderne le type d'homme qu'elle réclame. Lorsque ce type d'homme chrétien sera devenu courant, le problème de la grandeur, résolu en principe par saint Thomas, sera résolu en fait ».

Joseph-Marie PARENT, O. P.

Le mystère de l'Eglise

Qu'il y ait, surtout en France et en Allemagne, un renouveau d'études d'ecclésiologie, c'est un fait. Un rapide coup d'œil sur les publications en matières religieuses, dans ces deux pays, nous en fournit la preuve. La France reste toujours le pays de la pensée. C'est de là que viennent les idées qui font le tour du monde. D'ordinaire, pour plus d'efficience, de plus habiles s'en emparent. Penser et faire se dissocient souvent dans notre monde aux pouvoirs limités. L'un a en partage le cerveau, l'autre, les bras ; et l'échange peut être au bénéfice des deux.

Peut-on assigner des causes à ce renouveau ? Assurément. Non toutefois les énumérer toutes, et parce qu'il y en a trop et parce que plusieurs et, sans doute, les plus profondes, nous échappent. Il faudrait connaître ces causes en elles-mêmes, alors que nous ne les saisissons et, d'une manière forcément imparfaite, dans leurs effets. Il y a d'abord que la vie est mouvement ou, si on aime mieux, perfectionnement. Vivre, c'est acquérir, penser, s'enrichir. Le penseur renouvelle ses idées ; en acquiert qu'il n'avait pas ; s'insinue dans le sens de la profondeur. Une vie ecclésiastique s'activera au plan de la pensée et au plan de l'action. Tout savoir humain, s'il n'est pas sclérosé, se renouvelle sans cesse. Le savoir religieux est comme tout autre ; si son objet, en sa structure formelle, est immuable, la manière de l'aborder ne l'est pas. Un cerveau adulte 1952 a une réaction différente d'un cerveau adulte 1802. Qui lirait aujourd'hui avec le plaisir qu'y prit la génération contemporaine, *Le Génie du Christianisme* ! Surtout, qui pourrait s'en montrer satisfait ! Autre temps, autres mœurs, autre manière de voir, de sentir et de juger. Si vivre intellectuellement, c'est avoir des pensers nouveaux sur des thèmes anciens, on accordera que la France vit toujours intellectuellement et religieusement.

Le renouveau dont nous parlons s'intègre, en second lieu, à un mouvement général de renouvellement dans le monde, fruit d'une insatisfaction collective. L'insatisfaction n'est mauvaise que si elle procède d'un

état subjectif maladif ; c'est le dégoût d'où naît l'indolence. L'insatisfaction est bonne si elle vient d'un appétit légitime non satisfait. Elle est au principe de toute réforme. Elle doit donc se trouver partout où il y a de l'humain, l'humain ayant sans cesse besoin d'être réformé, étant en continuelle déformation. En ecclésiologie, des points de vue dépassés sont à reviser ; « certaines conceptions relevant d'un état de choses, d'un système ou de structures historiques mal adaptées » sont à modifier. C'est ce à quoi s'emploient un auteur et un ouvrage dont nous allons dire à l'instant le mérite mais, auparavant, nous voudrions encore attirer l'attention sur ce besoin d'universalisme qui caractérise notre époque. Ce besoin est humain. Qu'il soit chrétien, il ne peut pas ne pas l'être au cœur qu'une grâce conforme au Christ, l'universel Rédempteur.

Vraie et fausse réforme dans l'Eglise, du Révérend Père Yves M.-J. Congar, O. P., tel est le nom d'un ouvrage paru dans la collection *Unam Sanctam*, aux Editions du Cerf, Paris, 1950. Ceux qui sont un peu au fait de ces choses savent que le R. P. Congar est, à l'heure actuelle, l'ecclésiologue le plus éminent que nous ayons, et il se peut qu'il soit au principe d'un renouvellement des problèmes ecclésiologiques. Théologie sûre, information vaste, intelligence pénétrante, exposition claire, maîtrise absolue de l'objet, équilibre dans la pensée et dans l'expression, mesure en tout, le pour et le contre ayant intégralement ce qui leur revient et quoi encore ? telles sont les qualités principales, nous semble-t-il, que nous découvrons dans les nombreuses publications de ce maître. Est-il de l'Ecole dite avancée ? Oui, si on entend *par avancé*, en avant sur ses contemporains par la pensée, par le cœur, par l'intelligence de ce qui est déjà ou se prépare à être ; par une vision plus claire, plus nette, plus objective, plus riche ; en avant à la manière de son illustre confrère saint Thomas d'Aquin. Vis-à-vis de cette *Ecole*, on souhaite à ses contemporains de n'être pas trop en retard. Etre en avant, c'est parfois être à temps ! C'est de cette manière que Dom Guéranger fut en avant de son temps en matière liturgique. On le lui a assez reproché. Aujourd'hui, on lui en fait unanimement un mérite.

Un livre de 648 pages ne se résume pas et le pourrait-on qu'on ne le ferait pas. Ce à quoi il y a ici invitation, ce n'est pas à la lecture d'un pâle résumé, mais du livre lui-même, à condition, toutefois, qu'on soit capable de l'entendre, ce qu'on suppose du clerc et espère de quelques laïques.

De la lecture de *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise*, on retire d'abord cette impression que le mystère de l'Eglise est une richesse de la plupart insoupçonnée. Le mystère est un trésor inépuisable. Il est seulement donné d'atteindre ce qui en éclate au dehors et le laisse à jamais intact. Selon l'opportunité des temps et l'administration de l'Esprit, les fidèles ont nourri leur piété tantôt au contact de tel mystère, tantôt au contact de tel autre mystère. L'Eucharistie rayonne sur le demi-siècle écoulé. Demain, ne sera-ce pas le mystère ecclésial ? La gloire de la Papauté, l'illustration du sacerdoce, l'esprit missionnaire, un christianisme repensé et vécu nous y acheminent. *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise* en serait, à notre sens, le bréviaire de voyage.

En deuxième lieu, le livre du Père Congar acclimate en nos esprits une notion plus juste de l'idée de réforme. Il y a une vraie et une fausse réforme, et la fausse fait tort à la vraie, au point, parfois, de rendre cette dernière impossible. Il se crée une mentalité d'intouchabilité. Ce qui fut : qu'il le soit encore et toujours. Le fait d'avoir été justifié la raison d'être encore. Ce statisme est commode, mais de quoi se recommande-t-il, sinon de la paresse de l'esprit ou de la paresse tout court ? *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise* apporte sur cette notion de réforme toutes les précisions et toutes les nuances désirables. En veut-on un exemple ? En voici un, entre cent, et pris au hasard : « La plupart des hommes ne vivent pas au plan des principes du christianisme, mais à celui des habitudes : et encore, moins à celui d'habitudes personnellement acquises qu'à celui d'habitudes de groupe sociologique, de comportements reçus dans un milieu. Ils confondent pratiquement idées reçues et tradition et, croyant maintenir la fidélité au principe, ils se cramponnent en fait à une simple traduction dudit principe dans le langage d'une époque. Rien n'est plus

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

significatif à cet égard que la condamnation de Galilée, dont il est indispensable d'avoir lu le libellé : les juges ont évidemment maintenu bloqués deux plans ou plusieurs plans de détermination intellectuelle que le progrès de la science, précisément, était en train de délier. Quand, un siècle auparavant, Erasme avait publié son Nouveau Testament grec, on l'avait, entre autres choses, accusé de nier la résurrection parce qu'il rétablissait le texte exact de I Cor., XV, 51 ; et, à ce moment, l'affaire Reuchlin était à peine terminée... En tout cela, on croyait défendre la Tradition, et je ne dis pas qu'il n'y avait rien de cela, mais on défendait surtout des idées reçues, des habitudes, des formes de soi caduques dont on faisait le corps même de la vérité. Dans le même temps, le traité de Lefèvre d'Etaples sur les trois Maries soulevait une tempête telle que l'auteur était obligé de quitter Paris, alors que sa traduction de saint Paul, de soi autrement importante, n'avait pas attiré l'attention : tant il est vrai que les routines étaient plus chèrement cultivées que l'essentiel » (pp. 178-179).

Le Père Congar est particulièrement au fait des choses du protestantisme. Cent soixante-quinze pages traitent spécifiquement de la Réforme. Elles nous disent tout ce qu'il faut savoir sur ce sujet ; elles nous donnent l'essentiel des pauvres idées de cette triste Réforme. On comprend mieux, après les avoir lues, l'abîme profond qui sépare les réformés de nous ; les vérités pauvres dont ils vivent tant bien que mal. Ils jouissent de la partie et, encore, combien déformée ; nous, nous avons le tout et la Bible, et la foi et l'Eglise qui est l'Epouse.

Vraie et fausse réforme dans l'Eglise embrasse des problèmes d'une ampleur et d'une complexité inouïes. La synthèse doit se faire entre une doctrine en son fond immuable, changeante en son vêtement extérieur, et ce sujet fuyant et insaisissable qu'est l'homme. Sur le point de vue doctrine, il y a la position catholique et les autres. Entre catholiques, aucune discussion sur ce qui est de l'essence même de l'Eglise ; pour tout le reste, il n'y a pas d'accord et il n'y en aura jamais à cause de certaines tendances fondamentales opposées et irréductibles. Il faut en prendre

son parti et aménager l'existence en conséquence, c'est-à-dire chercher un point d'équilibre, toujours difficile à trouver et plus encore à garder, et il y a nous et il y a les autres, et ce qui nous paraît modéré ou exagéré semblera à d'autres le contraire. C'est que l'esprit de Babel est toujours bien vivant parmi les hommes et c'est la raison pour laquelle ils ne mènent pas grand'chose à bien. Cet équilibre dont nous parlons, le Père Congar l'a cherché dans un certain sens qui est celui de la vie ; or, les lois de la vie, en tant que telle, sont les mêmes partout, du plus bas degré au plus haut : il est contraire à la vie d'avoir un caractère statique. Consultons le brin d'herbe ; demandons au révéle des notions sur la vie trinitaire. Par contraste, considérons un poteau de téléphone, un piquet de clôture ou une masse rocheuse. La vie est poussée en avant, élan, le non-vivant rétrograde par la pourriture et la décomposition. Ne parlons pas de vie ecclésiale qui ne bouge pas, qui ne progresse pas ou ne parlons pas de vie. Chercher les lois d'une évolution ecclésiale ; demander qu'on s'y conforme par respect pour la nature des choses, par docilité aux motions de l'Esprit, tel nous semble être le sens du prodigieux effort de pensée et de bon vouloir que représente *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise*. Sans doute, l'auteur se défend de proposer « un programme de réformes », mais dire ce qu'il faut faire, n'est-ce pas virtuellement dire : faites-le, et, au principe de toute action féconde, n'y a-t-il pas une pensée, désintéressée le plus souvent. C'est qu'une idée ne se lance pas dans le monde comme une pierre dans un fourré. Lancée, elle fait son chemin, qu'on le veuille ou non ; d'autres s'en emparent, et ce sont ces autres qui, désormais, en sont les maîtres. Pour notre part, nous souhaitons que le thème fondamental de *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise* soit intelligemment repris sur le plan de l'efficience et que s'introduisent, partout où c'est nécessaire, les réformes qui s'imposent. Qu'on n'ait pas à déplorer des pertes irréparables pour n'avoir pas donné à temps aux âmes la nourriture dont elles ont faim.

Vraie et fausse réforme dans l'Eglise est une œuvre de haute sagesse. Il y est fait recherche constante des causes, et son lecteur est entraîné à

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

des découvertes importantes dont il aurait été incapable sans un guide aussi bien informé et aussi sûr. Ce qui tient au temps pour une part assez considérable en reçoit richesse d'être et de vie, mais aussi complexité. Pour démêler l'écheveau des causes et des effets, il faut une fidélité constante au réel, une patience inlassable, une sympathie profonde, un coup d'œil perspicace, un flair jamais en défaut. De ces qualités et de bien d'autres, le Père Congar semble richement pourvu, mais ce que nous aimons par-dessus tout c'est l'usage constant qu'il fait de la raison. Philosophes et théologiens ne sont pas toujours exempts de passions et il leur arrive de porter des jugements où la claire raison ne brille pas. Etre objectif, voilà le mot. Voilà ce que nous exigeons d'un penseur ou d'un conducteur d'hommes.

Commander est facile ; persuader ne l'est pas. Le mode impératif s'impose du dehors ; le mode persuasif, du dedans. Autant le mouvement vital l'emporte sur le mouvement mécanique, autant la persuasion l'emporte sur le commandement. L'action qui se commande est plus rapide ; celle qui est le fruit de la persuasion, plus lente, mais plus efficace parce que plus intérieure. On aimerait qu'il soit fait appel à tous les pouvoirs de connaissance dont l'homme est richement pourvu, surtout dans ces milieux où l'humilité évangélique et la charité divine sont si bien à leur place. Il est plus d'une dictature ; aucune ne vaut tout à fait et ne saurait être forme courante de gouvernement. On parle de développer la personnalité chez l'enfant ; qu'on n'essaie pas de l'étouffer chez l'adulte. Les valeurs qui vont dans le sens de l'humain, attachons-nous-y ; elles sont véritables. Les autres, qu'on en fasse commerce selon les besoins des affaires. Soyons reconnaissants envers les grands et bienveillants esprits dont le contact, ne serait-ce qu'à travers leurs livres, nous enrichit, ouvre à nos intelligences des perspectives illimitées et à nos cœurs des horizons sans fin. Que leur pensée reçoive chez nous large audience ; que leur action, grâce à nous, se prolonge un peu plus loin. Ce faisant, comme eux, bien qu'avec moins de titres, nous n'aurons pas reçu nos âmes en vain.

Dom Raoul HAMEL, O. S. B.

Sur le Théâtre de Montherlant

M. Mauriac vient de nous confier ses déceptions d'auteur dramatique, il songerait même à délaisser le théâtre pour revenir au roman. A Montherlant aussi il arrive de vitupérer contre l'incompréhension du public et, singulièrement de la critique ; mais lutter l'amuse autant qu'il l'irrite et nous n'avons pas lieu de craindre, je crois, qu'il renonce au prestige de la scène. Il y a remporté des succès éclatants, comparables parfois à ceux d'un Claudel, et ses réussites moindres lui ont été encore une occasion d'occuper la tribune des journaux. En ce moment même, une de ses œuvres les plus discutées est partie en tournée, ce qui, comme chacun sait, est une forme du succès presque populaire. Raison de plus pour étudier une œuvre qui, pour n'être pas très abondante, se recommande à notre attention par des mérites singuliers.

* * *

Remarquons d'abord qu'écrite à dix-huit ans, sa première œuvre significative est une pièce de théâtre : *L'Exil*. Depuis, ont été jouées *La Reine Morte*, *Le Maître de Santiago*, *Fils de Personne*, *Demain il fera Jour*, *Celles qu'on prend dans ses bras*, enfin *Malatesta*. Simple fragment poétique *Pasiphaé* n'a jamais affronté le grand public et l'on attend toujours ce fameux *Port Royal* que l'auteur semble couvrir avec une tendresse inquiète, comme s'il redoutait pour lui, à la fois, le meilleur et le pire. Je ne parle pas de *Fils des Autres*. Si émouvantes qu'elles soient, ces pages, extraites d'un roman, ne relèvent pas du théâtre, et il y a quelque artifice à les rapprocher de *Fils de Personne*.

Tel quel, cet ensemble dramatique surprend d'abord par un apparent discord. Ne va-t-il pas du drame avec grand spectacle à la tragédie la plus bourgeoise, en apparence la plus prosaïque, avec protagoniste en veston ? Rien pourtant d'étonnant pour qui se rappelle ce qui est chez l'auteur son besoin de l'alternance et la passion de la révolte. De l'Espagne des conquistadors et de l'Italie renaissante, de la Rome Ponti-

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

ficale, il nous fera donc passer à un salon parisien en 1917, à une Villa meublée de la Côte d'Azur en 1941, et, de nouveau, à des intérieurs bourgeois dans le Paris de 1944 et 1950. Ce contraste extérieur correspond à celui des sujets et des âmes. Ici, les grands problèmes politiques, moraux, religieux même, qui obsèdent les chefs de peuples et les conducteurs d'âmes ; là, non sans intervention, d'ailleurs, de soucis supérieurs, les questions d'argent, les soucis ménagers, les querelles domestiques, parfois les passions les plus brutales et les pires dégradations de l'amour. Mais un même sérieux, la même gravité assure l'unité foncière de ces œuvres disparates. Les sourires y sont rares, absente la moindre frivolité. Sous le veston banal, l'amertume, l'angoisse sont aussi sensibles que sous la cuirasse du condottière ou la pourpre du roi.

C'est que Montherlant dramaturge, reste d'abord un moraliste. Non qu'il fasse fi du métier. Nul n'a plus que lui réfléchi sur l'art du théâtre, et s'il en nie les lois prétendues, il avoue qu'il y faut beaucoup de « malice ». Mais la pièce bien faite ne l'intéresse pas en soi ; pour lui comme pour Racine, l'action réduite à la plus grande simplicité ne doit être qu'un prétexte à l'exploration de l'homme. Sur ce point, il multiplie les déclarations les plus formelles et s'applique à les justifier par sa pratique.

Pas une de ses pièces qui ne pose à tout le moins un problème moral, un cas de conscience. A plusieurs reprises, et d'abord, c'est le problème familial, notamment celui des rapports entre père et fils (*La Reine morte*, *Le Maître de Santiago*, *Fils de Personne* et *Demain il fera jour*) ; rapports de l'homme et de la femme dans le mariage, l'amour et le plaisir (*Reine morte*, *Fils de Personne*, *Celles qu'on prend dans ses bras*) ; rapports de la politique et de la morale, de la raison d'Etat et de la Justice, du spirituel et du temporel (*Reine morte*, *Malatesta*, *Santiago*). Que sais-je encore, car peu de ces problèmes sont simples, pas plus que ceux, d'ailleurs, à qui ils se posent. Aussi notre attention est-elle requise beaucoup moins par la suite des événements que par le conflit des intérêts, des passions qui les provoquent. Un bref résumé des sujets traités

par Montherlant montrera comment son théâtre vaut surtout par le nombre des caractères, leur vigueur ou leur délicatesse presque toujours par leur vérité.

Vrais déjà, douloureux et bien représentatifs, ce Philippe de Presles et sa mère, qui ne comprennent pas de la même façon le devoir d'un jeune Français bien né envers sa patrie envahie ; et bien curieuse, bien émouvante, cette question de l'amitié virile qui se greffe sur la première sans pouvoir se développer pleinement. De ce premier drame *L'Exil* la démarche est incertaine encore, mais c'est déjà une tragédie classique ; déjà aussi s'esquisse l'homme cher à Montherlant, l'homme des extrêmes et des excès, celui qui, privé d'un grand crû, préfère à la piquette l'eau de l'égoût.

Philippe, c'est le tout jeune homme, encore riche d'enthousiasme et de générosité. Ferrante de Portugal, c'est le souverain au terme d'un long règne riche de soucis, de désillusions, de remords autant que de travaux, d'erreurs et de crimes, et sur qui tombe, avec une suprême épreuve, l'obligation d'un nouveau forfait. Le mariage, clandestin mais de tous points valide, de son fils renverse un laborieux édifice construit par lui avec le roi de Navarre. Il fait arrêter le prince rebelle et l'évêque complice du mariage. Quel traitement réserve-t-il à cette Inès de Castro qui va lui donner un petit-fils. Personnellement, il ne peut se défendre de l'estimer, de la plaindre, de l'aimer ; mais autour de lui une meute jalouse la poursuit d'une haine mortelle, et voilà le conflit qui torture le vieil homme prêt au pardon, le despote qui ne veut pas paraître capable de faiblesse, le roi qui craint de trahir son devoir, le chrétien enfin qui va paraître devant le Souverain Juge. Après quelle série de mouvements contradictoires Ferrante finit par commander l'horrible assassinat, je ne peux même pas l'indiquer ; mais je ne sais rien de plus tragique que cette lutte d'une âme royale avec le pire et le meilleur d'elle-même.

C'est avec horreur que se détournerait d'elle l'âme intransigeante et volontiers sublime de don Alvaro. Pour ce dernier Maître de l'Ordre de Santiago, une seule chose compte désormais, le salut de son

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

âme, par le renoncement absolu non seulement aux vanités de ce monde, mais à l'ordre humain, tel que l'a voulu Dieu, famille, patrie. Son dégoût, il le crie à la face de confrères qu'il juge infidèles à leur vocation ; de sa fille qui le vénère mais dont il rougit parce qu'elle lui rappelle ce qu'il nomme une faiblesse ; à la face de cette Espagne, enfin, qui va chercher bien loin ce qu'elle croit richesse et gloire, mais qui n'est que rapine et stupre. Aussi repousse-t-il avec indignation l'offre d'un gouvernement honorifique et fructueux qui assurerait la dot et le bonheur de Mariana. Un stratagème innocent va triompher de ses scrupules quand, se refusant à l'abuser, la jeune fille renonce à tout pour le suivre au couvent avant de le suivre dans le sein de Dieu. Encore une tragédie classique où les événements ne progressent que par le jeu des volontés, sans la moindre intervention du hasard.

Le Destin intervient, au contraire, çà et là, dans *Malatesta*, dont, au surplus, le décor, la construction dramatique, et la multiplicité relative des protagonistes font une œuvre plus dispersée. N'empêche qu'avec *Malatesta* lui-même, le Pape et cette Isotta sur laquelle nous reviendrons, l'auteur a voulu nous présenter surtout une pièce riche de caractères. Malgré l'importance de la mise en scène et du costume, l'élément pittoresque n'offusque pas l'élément psychologique ; sous la splendeur de l'appareil se voile plus d'humaine vérité que dans le mélodrame romantique le plus somptueux.

On pourra discuter davantage sur les héros des tragédies en veston : un Ravier, un Carrion, surtout le Carrion deuxième épreuve, si je puis dire. Des partis pris (par exemple vouloir, contre Aristote, établir qu'un personnage parfaitement odieux peut suffire à l'intérêt de tout un drame, ou subordonner le dernier geste d'un personnage et donc, le dénouement d'une crise à un principe, à une pratique tout personnels de l'auteur) ; des préoccupations indiscretes d'actualité polémique suppriment parfois chez Montherlant cette indépendance supérieure, ce désintéressement qui permet aux personnages de se développer librement suivant la logique de leur nature. Ces réserves faites, reconnaissons

que de bons juges ont retrouvé chez Carrion un homme comme il y en eut, paraît-il, un certain nombre pendant les années noires. En tout cas, multiples et graves sont les problèmes abordés dans *Fils de Personne*. Celui de la « qualité », de la « hauteur » morale ; de l'efficacité sociale du mépris ; des responsabilités de l'homme envers la femme qui lui a donné un fils et envers ce fils lui-même, etc... C'est dire que, riche d'idées, ce drame bourgeois ne comporte guère d'action extérieure.

Le conflit est d'ordre moral pour ne pas dire spirituel. Nous sommes à Cannes pendant l'hiver 1940-1941. Prisonnier évadé, Georges Carrion y fait venir Marie Sandoval et leur fils Gillou. Après douze ans d'abandon (il assurait d'ailleurs largement leur vie) et les ayant rencontrés par hasard, il a résolu de s'intéresser à l'éducation de l'enfant, sans pour cela le reconnaître, et, encore moins, épouser Marie. Or, il est tout bardé de principes, ayant horreur de la médiocrité, de la vulgarité plus encore, plein de mépris pour la veulerie contemporaine, inquiet de ce qu'il croit la décadence de son pays ; d'ailleurs sincère et au-dessus de tout soupçon déshonorant, de toute compromission ; un Alceste bourgeois, un stoïcien teinté de jansénisme laïque, encore qu'accessible parfois à la plus émouvante tendresse. Or Marie est bien incapable de sublimité intellectuelle ou morale. Quant à Gillou, c'est un bon petit gars à qui suffisent ses timbres, les hebdomadaires illustrés les plus fameux et les films populaires. D'où mésentente perpétuelle entre Georges d'une part, et Marie et Gillou d'autre part. Marie en arrive à vouloir quitter le Midi, c'est-à-dire la zone libre pour rejoindre sa famille dans Dunkerque bombardé. Carrion s'oppose d'abord à cette folie et tente un dernier effort pour communiquer à son fils quelque chose de sa ferveur, de sa hauteur morale ; devant l'indifférence du garçon, il renonce et consent au départ. Cependant, et cela par Gillou, il vient d'apprendre que Marie répond à un tout autre appel qu'à celui de ses parents. C'est tout.

Trois ans plus tard, nous retrouvons les mêmes personnages, à la veille de la Libération, dans Paris plus que jamais bombardé. Carrion a oublié ou, du moins, pardonné l'aventure de Dunkerque ; bien plus,

il a quitté le Midi pour partager les dangers que peuvent courir Marie et leur fils. Cependant un grave désaccord surgit entre eux : Gillou veut entrer dans la résistance ; malgré ses inquiétudes, Marie y consentirait, et c'est Georges, l'homme du devoir et de la grandeur d'âme qui s'y oppose... Peu de temps d'ailleurs : une lettre mystérieuse l'inquiète, le déprime assez pour le résoudre aux accommodements, sinon aux abandons. Tout en conseillant à son fils la prudence, il accepte de le voir entrer dans la Résistance. Mais le garçon se refusant à une comédie déshonorante, le père ne met plus de réserve à son consentement, tandis que la mère s'étonne, s'inquiète et s'efforce en vain d'empêcher l'irréparable. En effet, dès le lendemain, Gillou s'engage et se voit aussitôt lancé dans l'action. Cependant, durant une nuit coupée de pannes d'électricité et de bombardements violents, Georges et Marie sentent l'angoisse les envahir ; tantôt ils associent leurs craintes au point de retrouver presque l'intimité d'autrefois ; tantôt, on sent germer entre eux la défiance, les soupçons, la haine. Leur façon de refuser le pire n'est pas la même ; ce qui, chez elle, est pure inquiétude maternelle, est, chez lui, vaines dénégations d'une mauvaise conscience. Avant l'arrivée (déjà !) d'un messenger muet, nous savons que Gillou a été tué. Soupçonné de collaboration, menacé de poursuite, Carrion a envoyé son fils à la mort pour se ménager de loin une réponse à ses accusateurs.

Cette pièce (*Demain il fera Jour*) a heurté le public, hérissé la critique, allumé de violents débats. Nous ne nous y arrêterons pas. Une seule chose nous importe ici, le caractère tout classique du sujet et des moyens d'exécution. Dans la violence même, telle en est la sobriété qu'elle aboutit presque à une maigreur squelettique.

Les trois actes de *Celles qu'on prend dans ses bras* sont plus étoffés, mais relèvent de la même esthétique racinienne. Un homme entre deux femmes, indifférent pour celle dont il est adoré, passionné pour celle qui demeure insensible, voilà le point de départ. Entre eux, une lutte toute sentimentale, pure de tout élément extérieur. L'accident final lui-même ne commandera pas nécessairement le dénouement, qui, jusqu'à la der-

nière minute, dépend de la seule volonté du protagoniste. En quelques mots, voici l'histoire. Antiquaire richissime, célèbre dans les deux mondes, ne comptant plus ses succès féminins, Ravier demeure, à soixante ans ou presque, le type de l'homme comblé et toujours plein d'appétits. Aussi s'est-il épris d'une petite dessinatrice sans grand talent, mais jeune, fraîche et propre ; épris au point de lui offrir, lui le cynique, une amitié aussi fervente et magnifique que désintéressée. Le malheur est que, même paternelle et dorée, la protection d'un exagénnaire répugne aux dix-huit ans purs, mais informés de Christine.

Stupéfait, humilié, irrité, Ravier se sent aussi saisi de respect devant la figure, pour lui nouvelle, de la pureté. Il rêve de se rafraîchir, de se renouveler à son contact ; mais deux démons, pour ainsi dire, vont s'opposer à sa bonne volonté. L'un se dresse à ses côtés, cette Mademoiselle Andriot, sexagénnaire elle aussi, qui, depuis des années, le sert avec une intelligence, un dévouement aussi fervent que désintéressé. Confidente de toutes ses frasques, elle a paru s'en divertir, à tout le moins elle ne s'en est pas offusquée. Mais elle supporte mal que l'amour vrai succède à ses fantaisies. Dans son émoi même, elle trahit le secret de son cœur. Ce dont elle est alors capable, nous le dirons plus loin. Ce qui est sûr, c'est que son intervention ne fait qu'irriter le démon que Ravier porte en lui-même. En vain ce qu'il garde de fierté répugne-t-il une espèce de viol. Quand un accident met Christine à sa merci, il en profite avec une fureur où il entre la pire sensualité et, aussi, la joie désespérée de consommer l'irréparable. Dénouement atroce, plus atroce qu'une fin sanglante, mais qui comporte une leçon non moins cruelle pour tous les don Juan qui voudront bien l'entendre. C'est, en effet, une défaite qu'a voulu nous présenter Montherlant ; défaite du voluptueux chez qui, vrai mais tardif, « l'amour se dégrade en sensualité ». S'ajoutant à tant d'autres sombres dénouements, celui-ci « intolérable » achève d'exprimer tout le pessimisme du théâtre montherlantien. De la première à la dernière pièce, il n'en est pas qui n'aboutisse à un échec, sinon à une faillite. Philippe part pour le front, amer, presque déjà désabusé ; Fer-

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

rante meurt dans l'horreur de lui-même et l'épouvante de Dieu. La mort de Malatesta empoisonné par un cuistre est d'une horreur presque bouffonne ; le premier Carrion reste seul avec sa déception d'éducateur, à la fois trop ambitieux et peu qualifié pour ce rôle ; le second, celui de *Demain il fera Jour*, doit s'avouer lâche jusqu'au parricide hypocrite ; nous venons d'entrevoir enfin quel pourra être l'avenir du triomphant Ravier.

Et don Alvaro direz-vous ne remporte-t-il pas le plus sublime triomphe ? Les portes claustrales qui vont s'ouvrir, devant lui et sa fille, ne leur garantissent-elles pas que d'autres portes, un jour, s'ouvriront d'elles-mêmes pour les introduire au sein de Dieu ? Tout autre, au contraire, sera la destinée qui les attend. Religieuse par persuasion, Mariana ne tardera pas à quitter le cloître. Pour avoir fait violence à une âme d'enfant, et d'ailleurs orgueilleux jusqu'à l'idolâtrie, Alvaro devra rendre un compte redoutable au Juge infailible et souverain. C'est l'avis de Montherlant lui-même, qui voit dans le dénouement de ce drame religieux, le dénouement le plus amer de tout son théâtre.

Autant de faits qui dénotent une conception de la vie singulièrement noire et, de l'humanité, un singulier mépris.

D'autant que, si l'auteur a voulu que son Carrion seconde manière fût de tout point odieux, il ne se défend pas de professer pour les autres, et au moins de temps à autre, une estime où l'on a pu voir parfois une amitié presque fraternelle. Il est bien vrai d'ailleurs, que, chez eux, la bassesse est rare, et même que presque tous ont le sens d'une certaine grandeur. Leur échec final à tous ne rend que plus sensible le pessimisme profond du dramaturge.

Mais voici qui est plus singulier encore. Sauf Philippe, qui a dix-huit ans, et Alvaro, quarante-sept, tous les héros de Montherlant sont des hommes âgés ou vieilliss avant l'âge. Physiquement ou moralement, tous sont atteints dans leurs forces vives ; tous hantés par le sentiment d'une diminution, annonciatrice de toutes les déchéances, en attendant l'effondrement suprême, que leur angoisse même ne fait que précipiter.

Le théâtre de Montherlant est le théâtre de la vieillesse douloureuse et souvent criminelle.

Aussi, s'explique-t-on mal d'abord sa prétention d'avoir, dans ses pièces, témoigné à l'humanité plus de respect que dans ses romans. Car pour ses héros masculins, ce respect n'est que relatif et intermittent. A ses héroïnes au contraire, il témoigne presque toujours d'une estime, d'une amitié, voire d'une tendresse qui surprend chez l'auteur des *Jeunes Filles*, des *Bestiaires* et de certains essais.

Non qu'il ne soit sévère à l'une ou à l'autre : Marie Sandoval nous apparaît d'abord singulièrement médiocre et d'une moralité bien suspecte ; n'empêche que dans *Demain il fera Jour* c'est elle que l'épreuve purifie, tandis que, stoïcien de pacotille, Carrion s'effondre dans l'ignominie. Même si leur progrès inverse a été voulu par un parti pris de l'auteur, cette ascension de Marie n'est pas moins significative.

Dans *Celles qu'on prend...* et à certains moments du moins, Made-moiselle Andriot est parfaitement odieuse ; sa jalousie la rend capable de toutes les cruautés comme de toutes les bassesses. Des complaisances d'entremetteuse, elle passe aux injures ignobles et aux dénonciations presque meurtrières. Mais quelles excuses Montherlant n'accorde-t-il pas à celle dont le long dévouement, discret et généreux, n'est récompensé que par l'indifférence, la brutalité, et, finalement, une haine recuite et féroce. Pour elle, le dramaturge n'a pu se défendre de l'involontaire sympathie que tout vrai créateur éprouve pour ses personnages. Il en a tracé un portrait inoubliable, et sans doute pensait-il à elle quand, ailleurs, il dénonçait, chez nos contemporains, un mépris, une horreur inhumaine, pour cette double faiblesse, cette double misère qui sont celles des vieillards solitaires.

Près de cette femme, malgré tout, remarquable, Christine paraît un peu effacée. Pour la juger équitablement, d'ailleurs, il nous manque de savoir au juste ce que comporte de consentement, de résignation ou d'horreur son abandon entre les bras de Ravier ; mais on ne peut nier que l'auteur n'ait peint avec un sincère respect cette jeune fille laborieuse,

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

énergique, propre, désintéressée, que seul un drame familial fait consentir à une désastreuse humiliation.

Dans *La Reine morte*, l'Infante de Navarre ne joue qu'un rôle épisodique. Dans son éclat même, son passage est celui d'un météore. Mais pour exceptionnel que soit ce personnage piaffant et cravachant, quel beau type de princesse royale, peu sentimentale certes, mais fière, généreuse et qu'on devine capable de grandes choses. Une héroïne cornélienne avec plus de magnificence, ou, si l'on préfère, un Philippe de Champagne rehaussé de Velasquez.

En face d'elle, voici, pastels délicats et vigoureux, subtils et profonds, Mariana, Inès de Castro et Madame Isotta.

Mariana, d'abord, la seule jeune fille des trois. Pour un père sans grâce ni tendresse, elle professe le plus délicat respect, la plus naïve admiration. Pour son fiancé, son amour est aussi frémissant que désintéressé, aussi sourcilleux que discret. Afin de décider son père au geste dont dépend son mariage, elle entre dans un petit complot sans noirceur ; mais au moment où le jeu va réussir, elle le dénonce, brisant, avec son propre bonheur, celui de Jacinto. Elle n'a plus de refuge que dans le renoncement suprême. Aux pieds du grand crucifix qui, seul orne les murs de la salle d'honneur, serrée contre son père, perdue dans le même manteau marqué d'une croix sanglante, elle fait, entre les mains de don d'Alvaro, vœu de religion. Je dis entre les mains d'Alvaro ; car ayant pensé le trahir, c'est à lui d'abord qu'elle accorde satisfaction ; c'est à son appel qu'elle répond plus qu'à l'appel, d'ailleurs incertain, de Dieu lui-même. Iphigénie chrétienne et, dans ses aspirations plus sublime que la fille du Roi des rois ; non moins humaine cependant, puisqu'elle n'est pas moins sensible à l'amour.

Inès de Castro n'atteint pas à ce désintéressement évangélique. Sans fausse pudeur, elle avoue son besoin de bonheur terrestre, le plaisir qu'elle éprouve à aimer don Pedro, la joie sentimentale, mais physique aussi, que lui cause sa maternité prochaine. Satisfaite, épanouie, son

ingénuité survit aux servitudes du mariage, comme elle résiste à la contagion du mensonge et aux attaques de la méchanceté. Devant la haine, elle demeure encore plus étonnée qu'affligée, et n'admet pas, par exemple, qu'on fasse de l'espionnage un moyen de sécurité. A plus forte raison, refuse-t-elle de ne pas faire confiance au vieillard inquiétant qu'est le roi. Elle le sent douloureux, c'est assez pour qu'elle lui donne sa jeune amitié. Son mari, elle l'aime corps et âme, avec l'étonnante simplicité de la pureté chrétienne. Son fils, — car elle ne doute pas que ce ne soit un fils — elle vit de lui comme elle vit pour lui. D'avance elle célèbre sa gentillesse, son innocence, sa valeur avec une familiarité lyrique bien émouvante.

Pour n'être pas déclamatoire, ce double amour deviendrait facilement héroïque. Incapable de vivre sans Pedro, elle se sent prête à mourir pour lui. Pareillement prête à mourir pour le fils qui va être le sien, elle ne balancerait pas à le supprimer s'il devait faillir à l'honneur. Sur cette question, la fragile jeune femme pense comme l'implacable Ferrante, l'intransigeant Carrion, et l'intraitable père de *Service inutile*. Avec elle, nous ne nous perdons pas dans les régions éthérées comme avec Mariana, mais quelle pureté enveloppe l'atmosphère dans laquelle elle habite !

Tout autre est le charme de Madame Isotta. Moins innocent d'abord si, comme on nous le dit « elle a mis quinze ans à se faire épouser ». Cette longue patience suppose une docilité parfois humiliante, peut-être aussi une ambition un peu tortueuse. Aujourd'hui encore, elle garde le silence devant des affronts qui durent être cruels à son jeune amour. Elle sait que les caprices de Malatesta n'entament pas chez lui cette fidélité profonde et comme sous-jacente qu'inspire à un libertin le besoin de sécurité sentimentale et d'un refuge indulgent pour sa lassitude. Aussi inspire-t-elle le respect même aux êtres vils que sont un Basino, un Porcellio ; à plus forte raison, aux puissants qui ont gardé quelque noblesse d'âme. C'est pourquoi, hardie jusqu'à l'imprudence, elle discute avec le Pape et finit par remporter sur lui une espèce de victoire dont il s'étonnera le premier.

Mais c'est dans les difficultés journalières, aux heures de fatigue et d'inquiétude banales, que cette femme mûre et, parfois, douloureuse, manifeste une générosité, une délicatesse encore plus exquise. Elle a des mots où, avec la tendresse mélancolique de l'épouse, on perçoit l'ardeur d'une amante et la subtile ingéniosité d'une jeune fille : « Mon seul rôle sur la terre est de veiller sur vous... Un être que l'on aime est toujours en danger. Ceux qui vous rassurent ne vous aiment pas. Et j'avoue que mon anxiété m'est un peu chère, car j'y mesure mieux comme je vous aime... Les pauvres petites choses où parfois je vous sers me sont une joie si ardente qu'à chaque fois je voudrais vous remercier de me la donner... Vous m'avez dit, un jour : « Périssent l'Italie plutôt que notre Ville ! Et moi je vous dis que j'accepterais que notre Ville pérît... et que l'Italie entière tombât aux mains des Français ou des Allemands si à ce prix vous étiez sauvé ».

A de telles paroles qui résisterait — fût-il un Malatesta ! Elles réconfortent l'homme inquiet de tout à l'heure. Devant le ciel étoilé, devant « la mer immortelle », il s'exalte, il croit entendre l'univers entier retentir de son nom : « Malatesta ! Ecoute ! Ecoute ! » Mais Isotta murmure ce mot exquis : « C'est toujours votre cœur que j'entends ».

Montherlant poète de l'amour conjugal — comme le seul Corneille avant lui — quelle heureuse surprise !

Nous avons ici l'exacte contre-partie de la scène atroce où, sous un ciel obscur strié d'avions meurtriers, Marie Sandoval et Carrion s'affrontent dans Paris bombardé. Pour n'être pas voulu ce contraste atteste l'art de Montherlant à tirer, de circonstances analogues, les effets les plus pathétiques.

Reste à indiquer sommairement comment, expert dans la construction dramatique, connaisseur de l'âme humaine, Montherlant est aussi un maître écrivain.

D'abord, il ne croit pas que le théâtre, étant un spectacle, puisse plus qu'un roman se passer du style. Mais le style dramatique a ses exigences particulières. Destiné à l'audition, il doit être parlant ; chaque

mot doit frapper juste et fort, porter au loin et, comme on dit vulgairement, passer la rampe. Plus qu'ailleurs, formules et couplets y sont nécessaires, à condition de viser à autre chose que l'effet. Or, Montherlant excelle à résumer en quelques mots, une situation, un caractère, voire une morale.

Une situation historique : « Les Indes sont le commencement du crépuscule de l'Espagne » — « Ce que notre chevalerie couvre, au Nouveau Monde, il n'y a pas de mots assez forts pour dire le haut-de-cœur que j'en ai » — « La gloire de l'Espagne a été de réduire un envahisseur dont la présence insultait sa foi, son âme, son esprit, ses coutumes. Mais des conquêtes de territoires ? Cela est tellement puéril... Et tellement absurde ! » (*Maître de Santiago*, I. 4).

Une situation familiale : Qu'est-ce que tu es au fond ? Tu es un enfant abandonné. C'est là ton destin... Je t'ai abandonné une première fois, à la naissance, par égoïsme. Je t'abandonnerai une seconde, par désespoir de toi. Hélas ! je t'abandonne déjà : quand tu as dit hier soir de toi-même, qu'en août tu ferais tes devoirs de vacances, que tu achèterais le corrigé ensuite — comme si tu ne devais compter sur personne pour t'aider dans ton travail, je t'ai senti si seul... ta bonne volonté si seule, j'en ai eu le cœur serré » (*Fils de Personne*, III, 4).

D'abord, de l'éloquence, puis la simplicité totale. Ici et là, un égal pathétique.

L'art n'est pas moindre à définir un caractère en quelques mots : « J'attends que tout finisse. — J'aime d'être méconnu. — Moi, mon pain est le dégoût. Dieu m'a donné à profusion la vertu d'écœurement. — Les enfants dégradent. — J'ai été élevé à apprendre qu'il faut faire volontiers le mauvais marché » (*Maître de Santiago*, *passim*). — « J'aime à décourager. — Je n'aime pas les gens qui me font confiance. — C'est quand la chose manque qu'il faut mettre le mot. Don Ednardo, vous recommencerez cette lettre et vous y introduirez le mot honneur. Une fois seulement. Deux fois personne n'y croirait plus » (*Reine Morte*, *passim*). — « C'est une chanson malpropre ? — Pis : c'est une chanson niaise. Et je

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

préfère encore une nation de canailles à une nation de benêts ». — « Je comprends ce que j'aime, et ne comprends pas ce que je n'aime pas ». — « On ne fait pas une nation avec des hommes affectueux » (*Fils de Personne*, III, 3).

Citer des couplets seraient trop long. Il y en a d'ironiques, d'amers, de tendres, de magnifiques, de familiers. Je vous laisse le plaisir de les retrouver. Ils abondent de *La Reine Morte* à *Celles qu'on prend dans ses bras*.

Citer des dialogues n'est guère plus facile. Mais qui ne connaît ceux qui dans *Le Maître de Santiago* ou *La Reine Morte* notamment, par leur frappe et leur mouvement, rappellent le dialogue cornélien ? Plus étonnants, peut-être, ceux qui, dans un drame bourgeois, mettent aux prises Christine avec Mlle Andriot d'abord, puis avec Ravier. Le premier (*Celles qu'on prend dans ses bras*, III, 3) est d'une rapidité foudroyante dans la violence et l'amertume. Le second (*Ibid.*, III, 4) est d'un pathétique concentré. Un léger changement de vocabulaire, çà et là, conférerait à tous deux la dignité tragique.

Comme avec les termes les plus simples et la formule la plus banale, il crée une formule bouleversante (« Gilles, mon petit, fais que je puisse t'aimer ». *Fils de Personne*, III, 4), Montherlant dégage en quelques mots la poésie des choses et des âmes. Poésie familière et sensuelle : « Ton cou frais comme de la mie de pain », dit Marie Sandoval à Gillou. Ne dirait-on pas du Francis Jammes ou du Colette ? Poésie d'amour juvénile : « Dans ma maison, sa douceur sera comme l'égouttement de l'eau... Mon amour pour elle m'a réveillé l'autre nuit. J'entendais cette voix étoilée et lointaine... » dit Jacinto, le fiancé de Mariana. — Poésie du renoncement : « J'entendais passer dans la nuit le sombre fleuve irrésistible, qui me parlait de tout ce qui est emporté pour être englouti ». — Poésie de l'ascétisme mystique : « Du monde des ruelles étroites que les étoiles sont belles ! » (*Maître de Santiago*, *passim*). — Je rappelle enfin sur quel apaisement se termine la grande scène entre Isotta et Malatesta : Elle est d'abord tout éclat, tout frémissement : « Grande nuit étoilée de

signes et de feux... » Puis le calme se fait : « Les Vérités qui courent sur le monde n'y laissent que des traces légères. Il faut que les soucis, comme elles, ne l'effleurent que d'un pas de gazelle... » Enfin c'est la sérénité de l'innocence endormie : « Contessina... repose entre ses petits draps comme une fleur entre les feuillets d'un livre » (*Malatesta*, IV).

Des formules métalliques de Ferrante et d'Alvaro, des brutalités, des vulgarités voulues de Carrion ou de Ravier, à ces accents sublimes ou délicats, quelle ampleur de clavier, quelle variété de registres ! Montherlant le sait bien, qui s'en explique avec pertinence.

« Les gens, dit-il, appellent « froide » une pièce qui est bien écrite. Il leur faut beaucoup de points de suspension ». Et voilà qui marque chez l'écrivain le souci de la tenue. Il le conserve même quand il semble « friser le vulgaire », parce qu'il fait dire à chacun des personnages ce qu'il doit dire étant donné son caractère » Il ne donne pas pour autant dans le « style noble » et proteste contre certaines critiques. Il le fait, dans *Fils de Personne*, par la bouche de son héros. A Marie qui lui reproche de tenir à Gillou un langage incompréhensible pour cet enfant, Georges répond : « Je lui parle dans une forme qui sort de moi comme du feu. Je ne pourrais pas lui parler autrement ». Dans ses *Notes de Théâtre*, il le fait pour son compte personnel : « Ils appellent *éloquence*, *rhétorique* ce qui sort de moi comme du feu. Est-ce ma faute si l'expression, chez moi, colle comme sur le jet de la passion ?... » C'est qu'il ne se contente pas d'observer avant de peindre. Il partage les émotions, les passions, les souffrances de ses personnages. A moins qu'il ne leur insuffle les siennes... Il vit les drames qu'il imagine et qui, peut-être, se sont imposés à lui. Aussi se croit-il en droit d'écrire : « Dans mon Théâtre, j'ai crié les hauts secrets qu'on ne peut dire qu'à voix basse ».

Cette intrusion de l'écrivain dans l'âme de ses héros peut comporter des inconvénients, dans la mesure où ils n'existent plus qu'en fonction de leur créateur. En revanche, ils peuvent recevoir de lui une ardeur exceptionnelle. C'est parce qu'il les prend au sérieux, voire au tragique

SUR LE THÉÂTRE DE MONTHERLANT

qu'ils deviennent vivants. Et, il est bien vrai que Montherlant a enrichi de quelques exemplaires pathétiques le répertoire du Théâtre universel.

C'est pourquoi on ne saurait trop vivement souhaiter la production de ce *Port Royal* qu'il s'obstine à tenir secret. Peut-être ses paroles y seraient-elles, plus que jamais, « de feu » ; peut-être nous y crierait-il plus haut que jamais : « ces secrets qu'on ne peut dire qu'à voix basse ». Après un Alvaro et un Ravier, concevez-vous un M. le Maistre brossé par Montherlant, après une Andriot et une Mariana, une Mère Angélique et une Jacqueline Pascal ? Faire triompher au Théâtre les plus intransigeants contempteurs du Théâtre, quelle « volte », quelle « passe » pour l'auteur de *Malatesta* !

GAILLARD DE CHAMPRIS

Membre correspondant de l'Académie
des Sciences Morales et Politiques

N. B. — Pour les lecteurs dont cette étude aurait éveillé la curiosité sans la satisfaire, voici une bibliographie sommaire :

L'Exil. Edit. du Capitole. Les autres pièces chez Gallimard.

M. DE SAINT-PIERRE : *Montherlant bourreau de soi-même* (Gallimard).

J. SANDELION : *Montherlant et les Femmes*, Plon.

Le Théâtre de Montherlant, par J. DE LAPRADE (La Jeune Parque).

MONTHERLANT : *L'Infini est du côté de Malatesta* (Gallimard).

M. M. MARTIN : *La vie de Malatesta* (Edit. du Conquistador).

MONTHERLANT vient d'accomplir un véritable tour de force : trois actes consacrés à un épisode d'une amitié d'adolescents dans un collège religieux. Rassurez-vous, rien de scabreux. Mais quelque chose de plus douloureux peut-être, — en tout cas de plus pénible : l'intervention bien intentionnée sans doute, mais inconsciemment égoïste d'un directeur de division, dont le zèle n'est pas purement surnaturel. D'où, pour le lecteur catholique, une gêne véritable. Mais quel admirable dénouement grâce à l'intervention du Supérieur. La question disciplinaire tranchée devant les élèves, reste le cas de conscience, tout sacerdotal, que pose la conduite du préfet de division. A ses explications, à ses excuses, à ses résistances, le Supérieur oppose la clairvoyance d'un directeur expérimenté, la pureté de son esprit surnaturel, son autorité de responsable. Dans ce dialogue, aucun éclat de voix, aucun tremolo ; la simplicité de la vraie grandeur sacerdotale. Une manière de chef-d'œuvre, unique, je crois, dans notre littérature. Si, en faisant parler le Supérieur, M. de Montherlant a songé à celui qui n'était alors que l'abbé Petit de Julleville, il a magnifiquement réparé les impertinences qu'il s'était naguère permises envers ce religieux, noble entre tous. Et, à son théâtre, je le répète, il vient d'ajouter une pièce d'abord pénible par son sujet même, mais d'une facture sobre, vigoureuse et qui, pour finir, atteint au sublime.

«Les saints vont en enfer»

L'angélus sonne toujours au clocher de la vieille église, mais ses notes se perdent dans le roulement des voitures, le grondement du métro, les sirènes des usines. Le clocher est toujours là, mais il ne domine plus le pays : plus haut que lui montent les longues cheminées des usines qui crachent vers le ciel leur fumée noire. La maison de Dieu est écrasée par les nouvelles cathédrales élevées à la gloire de Mammon. Les maraîchers qui, autrefois, cultivaient ici leur petit jardin, ont fait place à une armée de prolétaires qui, tout le jour, répètent machinalement le même geste. C'est la banlieue rouge, cette ceinture douloureuse qui meurtrit le vieux Paris lourd de gloire et de beauté ou, comme le dit Gilbert Cesbron, « cette banlieue, tout autour de Paris, comme une couronne d'épines ».

Dans ces quartiers misérables qui sortent de la ville comme des excroissances suppurantes grouille une humanité déshéritée, faite de prolétaires, d'anarchistes, d'ivrognes, de prostituées, de voleurs et de joueurs de couteaux : ce que Koestler a appelé la lie de la terre, le pus qu'exsude la société malade. A l'extrême misère de ces centaines de milliers de familles, l'Eglise ne pouvait rester longtemps indifférente : voyant que ces hommes ne venaient plus à elle, elle voulut aller à eux. Soutenu par le cardinal Suhard, l'abbé Henri Godin fondait en 1944 la Mission de Paris, cette communauté de prêtres-ouvriers qui, depuis lors, partagent la vie des prolétaires afin de pouvoir les évangéliser, les gagner au Christ. La France qui, depuis si longtemps, fut toujours une grande missionnaire, est ainsi devenue elle-même pays de mission. C'est la vie de ces prêtres-ouvriers qui a fourni à Gilbert Cesbron la matière de son dernier roman : *Les Saints vont en enfer*¹. Les saints, ce sont ces prêtres-ouvriers qui, comme les missionnaires partaient autrefois et partent toujours pour l'Asie ou l'Afrique, partent pour cet enfer qu'est la banlieue rouge. Mais Gilbert Cesbron n'est pas un romancier populiste, il n'a pas tiré de ce milieu pittoresque à sa manière un récit haut en couleurs,

1. Paris, Robert Lafont, 1952 ; Montréal, le Cercle du Livre de France, 1952.

comme certains romanciers ont fait en ne découvrant dans cette misère humaine que prétextes à exercices littéraires. *Les Saints vont en enfer* est un livre profondément humain, d'une inspiration généreuse et d'une haute portée spirituelle. A ses meilleurs moments, c'est aussi un bon roman, un roman du prêtre dans lequel nous sont rendus sensibles et l'action de la grâce et l'extrême dénûment de l'homme.

Gilbert Cesbron a, à la suite de Bernanos, mais dans un tout autre style, écrit un roman du prêtre. C'est un sujet terriblement difficile et il n'a pas réussi à le dominer totalement. Il a surtout beaucoup trop simplifié ce mystère qu'est la vie du Christ en l'homme et qui fait du chrétien un signe de contradiction en ce monde, un scandale réel. Suivant en cela la mode du jour, Gilbert Cesbron nous a montré le bon prolétaire et le mauvais bourgeois, le généreux prêtre-ouvrier et le curé conformiste, ce qui est tout aussi contestable que cette mode ancienne qui opposait le bon bourgeois au mauvais ouvrier et le grand ecclésiastique au médiocre vicaire. Une mode ne vaut guère mieux que l'autre, tout n'est pas si simple : vertus et vices se retrouvent non seulement en tous pays, mais dans les hommes de toutes les couches sociales, dans chacun de nous comme dans tous. Il n'y a pas les bons et les méchants, comme on l'entend dire parfois, il y a des hommes en qui le bien et le mal coexistent, qui, comme le disait saint Paul de lui-même, ne font pas le bien qu'ils veulent faire et font le mal qu'ils ne veulent pas faire. Gilbert Cesbron le sait bien, puisqu'il a voulu écrire à la fin de son roman ce chapitre où il nous est rappelé qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père ; mais il a dû le faire précisément parce que, dans tout son récit, il avait trop simplifié les problèmes et trop nettement opposé le bon père Pierre au pauvre curé de Sagny, la généreuse Madeleine au patron mesquin. Il a trop souvent fait de ses personnages des symboles — on trouve, par exemple, l'anarchiste et le communiste opposés en Louis et Henri — et par là il a péché contre le roman dont tous les personnages doivent conserver leur complexité, leur mystère, leur secret.

Ces réserves faites — et elles s'imposaient sur le plan de l'art — il est permis de dire que *les Saints vont en enfer* est un assez bon roman et un livre émouvant. Gilbert Cesbron y a abordé un sujet neuf et il y a mis en lumière, parfois d'une manière admirable, un des problèmes les plus angoissants qui se posent à la conscience chrétienne : la recherche de la brebis égarée. Mais le fait est que les brebis égarées sont beaucoup plus nombreuses que celles qui composent le troupeau, ce qui rend singulièrement troublante la parabole évangélique. C'est tout le problème de la mission de l'Eglise que pose le roman de Gilbert Cesbron, c'est tout le scandale d'une terre non encore christianisée après vingt siècles qui surgit à nos esprits en le lisant. Non seulement vingt siècles d'efforts n'ont réussi à christianiser qu'une fraction de l'humanité, mais une grande partie de cette fraction s'est déchristianisée. C'est ce drame du monde moderne qui fournit la matière du livre de Gilbert Cesbron : pour être missionnaire, point n'est besoin d'aller vivre loin de sa patrie, chaque patrie est encore terre de mission. C'est pourquoi le rôle de l'Eglise est vraiment universel, c'est pourquoi le chrétien ne peut se désintéresser du sort de personne, et c'est pourquoi tout chrétien qui mérite ce nom est un missionnaire, et il est lui-même l'objet de l'activité missionnaire des autres. C'est sans cesse, sans répit que doit s'accomplir en nous et dans les autres le mouvement de conversion à Dieu qui nous empêche de nous détourner de notre fin propre. Personne ne peut se sauver seul, personne ne peut se sauver sans chercher à sauver les autres.

L'intuition première qui donne au roman de Gilbert Cesbron son sens propre, sa portée spirituelle la plus certaine, est précisément cette intuition de l'inter-dépendance des êtres. Le père Pierre nous rappelle que « les chrétiens ne sont pas des êtres séparés, préservés », mais qu'ils sont des êtres au milieu des autres êtres, partageant la vie de tous, intimement mêlés à la vie de ce monde où le meilleur et le pire cohabitent. C'est par là que le prêtre-ouvrier se distingue du curé de Sagny, que Madeleine se distingue de la bonne sœur. Le curé de Sagny n'a d'autre ambition que de transmettre sa paroisse telle qu'il l'a reçue, que de

garder le troupeau dont il a la charge afin de le conduire à Dieu. Mais le père Pierre lui répond que cela même est impossible puisque la paroisse a changé, qu'elle est devenue ce grand quartier ouvrier dont la plupart des habitants ne fréquentent pas l'église paroissiale. Le curé de Sagny lui répond alors que « le quartier a changé... pas la paroisse ». « Non, fit Pierre, vous avez la charge d'une paroisse. On dit : Voici un quartier de seize mille âmes. Je n'en vois pas une seule qui ne soit votre enfant ». En opposant le curé de Sagny au père Pierre, Gilbert Cesbron a voulu opposer ceux qui identifient la mission de l'Eglise à une force de conservation, et ceux qui y voient une puissance conquérante. De même, la bonne sœur reproche à Madeleine d'avoir abandonné la vie paroissiale et ses bonnes œuvres pour suivre le père Pierre et se donner tout entière aux plus misérables du quartier. L'auteur a opposé ici l'un à l'autre, le berger qui ne quitte pas son troupeau et celui qui le quitte pour courir après la brebis perdue. Le père Pierre sait bien que ce n'est pas « raisonnable » de quitter le troupeau, mais il lui faut bien reconnaître que c'est tout de même un commandement. Il n'était pas non plus « raisonnable » que les Onze partent à la conquête du monde sans autres armes que ce feu qui les dévorait depuis que le Christ s'était fait en eux amour. Il reste que s'ils n'étaient pas partis...

Comme les apôtres, comme Madeleine, le père Pierre est lui aussi amour, et c'est cet amour qui l'a conduit là où les hommes sont dans le plus grand besoin. Il n'a pas choisi la voie la plus facile, il a élu la vocation la plus pénible — ou peut-être faut-il dire qu'il a été élu, choisi, marqué pour elle. C'est l'amour qui l'a installé au milieu des plus déshérités, qui a fait de lui le frère de ces derniers. Toutes les âmes lui sont également chères, tous les hommes sont les frères du Christ, les fils d'un même Père. Le prêtre-ouvrier sait que le Christ est mort non seulement pour ceux qui pratiquent fidèlement leur religion, qui sont dans la maison du père, mais aussi, et sans doute surtout, pour ceux qui sont apparemment les plus éloignés de lui, pour ceux qui sont hors les murs. C'est pourquoi il est allé vers eux, il s'est fait un des leurs. Et il faut souligner ici

qu'il n'est pas descendu vers eux par pitié, par condescendance, parce que jamais il ne s'est placé au-dessus d'eux. « Ce qui est moche, dit-il à une jeune fille-mère, c'est qu'un type soit tué par un autre, pas que ce type soit un curé », et c'est parce qu'il se refuse à être un être protégé, préservé, qu'il travaille tout le jour à l'usine, fait partie de l'équipe de rugby de l'usine, parle le même langage que ses compagnons de travail, partage leur vie quotidienne. C'est par sa *présence*, par son exemple — non par ses sermons — qu'il agit sur ceux qui l'entourent : l'important n'est pas pour lui de parler de la sainteté, c'est de vivre saintement, de vivre chaque jour le mystère de la Croix, d'être un nouveau Christ immolé pour le salut des hommes en union avec le Christ éternellement immolé dans chacun des membres de son corps mystique. C'est pourquoi Gilbert Cesbron nous dit que le prêtre est un homme *mangé* — il est lui-même le Christ chaque jour à l'autel, ce Christ que mangent les hommes avides de grâce, et il est aussi le Christ à chaque instant dévoré par l'amour des hommes. Comme le Christ sur les chemins de Galilée ou de Judée, le père Pierre *dépanne* ceux qui sont dans le besoin, soigne les corps pour atteindre les âmes : il sait bien que le Christ fut le premier prêtre-ouvrier, que le fils du charpentier, en plus de remettre les péchés et de révéler les paroles de la vie éternelle, guérit les aveugles, les paralytiques, les boiteux. Dieu n'est pas venu sauver les âmes, il est venu sauver les hommes — corps et âme : la Révélation nous annonce la résurrection finale des corps — et c'est pourquoi le père Pierre soigne ces corps douloureux qui sont promis à la gloire finale.

Comme ses compagnons de la Mission de Paris, le père Pierre est allé vers les membres les plus malades du corps social. C'est dans cette Impasse où la misère atteint son dernier degré qu'il vit la vie même des plus misérables des hommes, ceux qui ne savent pas s'ils mangeront le lendemain ou s'ils auront un toit sous lequel reposer le soir même. C'est là où tout ce qui peut rendre douce la vie humaine est absent, qu'il découvre la Joie. Une odeur ignoble monte souvent des pavés, mais « la Joie n'a pas d'odeur », elle n'est que la présence de Dieu au cœur de

l'homme. C'est cette joie, cette paix, qui sauve le père Pierre du désespoir en face de l'immense tâche à accomplir, au cœur du mal partout présent : il sait que, grâce à lui, et malgré son indignité, il y a un habitant de plus à Sagny, et c'est le Christ, le Christ qui tous les jours descend sur l'autel dans la petite pièce du taudis où il dit la messe. *Etre là* : telle est la condition du chrétien — et entre tous les chrétiens, du prêtre ; le proverbe qui nous dit que les absents ont toujours tort s'applique admirablement bien ici : le chrétien a d'abord un devoir de *présence*, c'est ici-bas qu'il doit faire son salut, ce sont les hommes qu'il faut conduire vers Dieu. Toute la grandeur du prêtre-ouvrier consiste à *être là* où le besoin est le plus grand, là où le travail est le plus abondant : si paradoxal que ce puisse paraître — mais toute l'Écriture est pleine de ces paradoxes — c'est celui qui se lave les mains du sort des autres qui a les mains les plus sales. Aux yeux du monde, le père Pierre a les mains rouges, il les a même souvent noires, mais aux yeux du chrétien, ces mains sont blanches de toute la grâce qu'elles distribuent.

Ce sont là de bien graves problèmes, et combien angoissant ! Mais ce n'est pas tous les jours qu'un roman nous amène à les poser. *Les Saints vont en enfer* n'est ni un traité de théologie, ni même une thèse religieuse, bien que, comme il a été signalé plus haut, l'auteur ait parfois fait de ses personnages des types représentant une conception de la vie, une conception de la mission du chrétien ; c'est un roman, un récit émouvant, souvent bouleversant, et qui nous impose un effort de réflexion sur nos devoirs les plus inéluctables.

Guy SYLVESTRE

Le sens des faits

Fruits

Il paraît à mes yeux d'enfant
Que des fruits sont à toute branche,
Et que je puis mordre à loisir en leur chair blanche.
Et quand prostré par le jour assoiffant,
Je viens, traînant le pas sur la pierre chauffée,
Cueillir l'eau claire offerte,
J'ai, par la bouche amère et la gorge étouffée,
Le goût des grappes vertes.
Et je reviens m'asseoir au milieu de la plaine
Sans ombre et sans fontaine.
Lors que je me relève et reprends la faucille,
D'autres fruits apparus sur d'autres branches brillent,
Et d'autres pas me conduisent de même
Vers la fraîcheur enclose au sein de ces fruits d'or
D'où je reviens avec l'âpre relent encor.
Je m'achemine ainsi vers un arbre suprême
Dont l'ombre enveloppe les fruits,
Jusqu'à ce qu'on me trouve au milieu de la nuit
Cherchant encor au temps de mon destin venu
Un peu de vérités dans ces fruits inconnus !
Par mes désirs pendus aux grappes du mystère,
Je cherche à me désaltérer ;
Dois-je sans fin désespérer
Si je ne trouve pas d'eau vive sur la terre ?...

Jean-Noël TREMBLAY

Les jeux du sable, du vent et du soleil au Sahara

Le plateau uniforme, sans rien pour retenir la vue, est sans doute l'aspect le plus ingrat du désert. Je ne dis pas le plus difficile, au contraire. Les régions de *hamada*, qui sont faites d'éboulis de roche que le vent a dépouillés de tout revêtement, sont autrement pénibles. Il y a pire encore, les *sebkhas*, qui sont des paysages de sel. Et le sel est ennemi de la vie, non point le sable.

Causerie donnée à Radio-Canada.

LE SENS DES FAITS

Ces lignes se proposent d'initier le lecteur aux jeux du sable et de son accompagnement, le vent et le soleil.

Chacun sait qu'il y a du sable au Sahara. La plupart des gens imaginent même qu'il y en a partout. Ils n'ont pas tort, mais le sable est loin de se présenter, à travers le désert, sous la forme qui leur est la plus familière : celles des belles dunes qui moutonnent comme les vagues de la mer. Cela s'appelle l'*erg* et j'ai lu dans des livres composés par des savants qui ne sont jamais sortis de leur bibliothèque, que l'*erg* recouvre la septième partie du Sahara. Soit, je veux bien le croire, mais je ne l'ai pas mesuré.

J'ai traversé d'immenses régions sans dunes, mais j'ai trouvé du sable partout. Il est chassé par le vent, qui est volontiers violent et persistant. En tout cas, cela fait beaucoup de sable et naturellement on se demande d'où il vient.

Les hypothèses les plus inattendues ont essayé d'expliquer la formation du sable. Certains ont cru, par exemple, qu'il venait de roches pulvérisées par le soleil. De fait, la chaleur solaire, ou plus exactement les écarts considérables et brusques de température (on enregistre parfois en quelques minutes, une variation d'une cinquantaine et une soixantaine de degrés), provoquant l'éclatement des roches. On foule souvent, dans la *hamada*, des esquilles assez minces, comme des ardoises. C'est le résultat du refroidissement subit de pierres surchauffées. J'ai entendu, dans le Mouydir, des craquements. Des blocs s'ouvraient en rose. Mais ce phénomène ne se poursuit pas jusqu'à réduire en poudre le rocher. Il est enrayé dès que l'éclat est assez petit pour que ses différentes parties aient pu se mettre en équilibre thermique.

Il y a aussi la théorie du fond de mer. Toute une partie du Sahara est au-dessous du niveau de la mer. Et certains ont rêvé de l'y ramener. Un premier projet de percée jusqu'à l'Océan a été mis sur pied en 1874. Le devis était de 20 millions de francs, soit 58 000 dollars au cours actuel, une poussière auprès de ce qu'il en coûte pour ôter seulement la neige des rues d'une ville pendant l'hiver.

L'idée a été reprise récemment. Ça a augmenté, mais le projet restera dans les cartons, Dieu merci !

N'oublions pas qu'il y a beaucoup de terres immergées, qui sont d'anciens fonds de mer, et qui ne ressemblent guère au Sahara !

Il suffit de considérer ce sable comme un remaniement, par le vent, des alluvions quaternaires.

Depuis que j'ai parcouru, en pirogue, deux mille kilomètres sur l'Araguaya, un fleuve du bassin de l'Amazone, à la saison sèche, quand

apparaissent d'innombrables plages de sable doré, entre lesquelles on n'a que l'embarras du choix, le soir, pour camper, je me dis que si ce fleuve brésilien était un jour asséché, ainsi que ses voisins qui ont sa taille — le Tocantins, le Rio das Mortes, le Xingu et le Tapajoz — et si le vent se mettait de la partie — un vent un peu fort, comme celui que j'ai connu en Patagonie, le tour serait joué.

On vient de nommer un personnage qu'il ne faut pas oublier dans l'affaire, le Vent. C'est lui qui chasse le sable à travers le désert, le fait pénétrer à l'intérieur de votre stylo, dans le boîtier de votre montre, dans votre bouche où il vous fait grincer des dents. Bien entendu, il n'épargne pas les yeux et vous donne tout ce qu'il faut pour contracter une bonne conjonctivite.

C'est lui qui forme les dunes isolées, en accumulant du sable contre un obstacle, et la colline monte, monte, après quoi il tourne un peu et vous déménage cette dune en vitesse.

Le phénomène du simoun est bien connu. Je puis témoigner que ce n'est pas de la légende. Le simoun n'ensevelit pas les caravanes : il les fait seulement s'aplatir quand il devient trop violent. Rien n'est plus pénible que d'avancer dans le vent de sable. Les chameaux eux-mêmes détournent la tête. Les repas deviennent de véritables problèmes. On met la *chorba* (c'est le plat de pâtes, le plus ordinaire) sous une couverture où l'on essaie en vain de protéger sa nourriture contre cet ennemi invisible et insaisissable. Mais il entre en vous. Les Canadiens ont d'ailleurs, un point de comparaison très facile avec la poudrerie. J'ai eu la chance, cet hiver, d'avoir en voyage un petit air de poudrerie. Je me croyais encore au Sahara. Sauf que c'est plus chaud, et au lieu d'être en blanc, c'est en blond. Cela peut durer 15 jours de suite. Le verre d'une bouteille bien exposée est dépoli. Cependant, le vent s'apaise chaque soir, très régulièrement vers 5 heures, comme le vent de Patagonie que je n'oublierai jamais et dont j'ai vu les effets s'inscrire au bout de l'aiguille du sismographe.

Alors, c'est une douceur infinie, et l'on éprouve une joie que l'on n'aurait jamais connue si l'on n'avait pas enduré cette épreuve.

Il faudrait pourtant se garder d'imaginer que les dunes changent de place continuellement. C'est vrai pour les dunes solitaires. Des collines de sable sont capables d'envahir une palmeraie et de l'étouffer : à El Oued, on voit des palmiers qu'on a désensablés à mesure que cette marée arrivait, de telle sorte que ces dattiers sont maintenant au fond d'entonnoirs, à demi-enterrés. Elles sont également capables d'engloutir un village. A In Salah, j'ai assisté à la lutte de l'homme et du sable. Les

LE SENS DES FAITS

ksouriens (habitants des ksours, villages sahariens) plantaient, au sommet de la dune, une haie, comme une crête qui arrêta le sable poussé par le vent du nord-est. Mais ce n'était qu'un délai. Quand le sable parvient en haut des palmes, il faut en planter d'autres, et il finit, avec le temps, par être vainqueur.

C'est ainsi que la maison que le Père de Foucauld avait achetée à In Salah, pour 85 francs (cela ne fait pas 25 cents !) est entièrement ensevelie sous le sable.

Tout autres sont les conditions des dunes en troupeau qui forment l'erg. Celles-là sont admirablement organisées contre le vent. Leurs crêtes fument un peu. Le vent trace sur leur flanc des dessins vermiculés d'une régularité et d'une finesse inouïe. Mais elles demeurent. Comment des milliards et des myriades de grains de quartz arrivent-ils à se maintenir ensemble contre cette force déchaînée ? Des amis communs me disaient que, peu de jours avant son envol d'où il ne devait pas revenir, Antoine de Saint-Exupéry — qui avait fait autrefois un atterrissage forcé en Mauritanie, leur en parlait comme d'un chef-d'œuvre où nos constructeurs à la recherche de la ligne aérodynamique pourraient aller prendre des leçons, et peut-être surprendre des secrets. Les Arabes appellent cette ligne le *sif*, c'est-à-dire : le *sabre*.

Quand les nomades sont obligés de traverser l'erg ils contournent ces vagues, car il n'est pas question de suivre la ligne droite (on a essayé de faire du ski dans l'erg !) et ils s'y reconnaissent. L'on peut dire que dans une vie d'homme, l'erg ne change pas sensiblement d'aspect.

La chaleur y est intense. Un petit 113 à l'ombre, cela fait 158 sur le sable. Cependant, je n'hésite pas entre cette chaleur sèche et des températures beaucoup plus basses (85-95) égales et humides, du golfe de Guinée ou de l'Amazone.

Le seul inconvénient est de vous déshydrater, mais quand on a de l'eau le remède est facile. Il m'est arrivé de boire 12 litres d'eau dans la journée ! Les muqueuses se dessèchent et se tuméfient. C'est pourquoi l'on s'enveloppe d'une longue bande de toile, devant la bouche, qui vous protège un peu contre le sable, et surtout, par la condensation de l'haleine, vous fait récupérer un peu d'humidité. C'est le *chech*. Malgré cela, j'avais gardé des souvenirs assez pénibles de cette dessiccation et à mon 3ème voyage, j'avais voulu me munir de beurre de cacao. Le pharmacien d'Alger n'avait pas de beurre de cacao. « J'ai là, me dit-il, quelque chose de très bien, c'est de la pommade Rosa. Cela se présentait dans des tubes. J'en fis une bonne provision. Le pharmacien me les emballa dans un carton, et quand je retrouvai le bon soleil qui vous pompe j'ouvris

mon paquet pour m'apercevoir que le pharmacien d'Alger m'avait donné de l'espèce teintée, pour les dames. Et c'est ainsi que, cette fois, j'ai traversé le Sahara, de part en part, avec du rouge aux lèvres !

Le soleil nous avait donné de curieux spectacles — auxquels on s'habitue vite d'ailleurs — je veux parler des mirages. Le mirage n'est aucunement un produit de l'imagination. Je parle des mirages honnêtes, non pas des palmeraies que l'on voit dans le ciel, avec des fontaines, de la verdure et de la musique. Cela se produit quand ça va vraiment très mal, et pour mon compte je n'ai pas eu cette expérience (Si je l'avais eue, je ne serais sans doute pas ici pour la raconter !). Je parle de ces apparences d'eau, d'étangs, de lacs qui s'évanouissent quand vous les approchez. Ce n'est pas de l'eau — il s'agit de couches d'air de température différente — mais ça en a tout l'air. Combien de fois me suis-je vu environné de pièces d'eau magnifiques ! Et il arrivait qu'une *gara* voisine (c'est un monticule très fréquent au Sahara) se reflétait dedans. Vos compagnons les voient en même temps. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller loin pour voir de beaux mirages. Je me souviens qu'en arrivant à Ghardaïa, une personne qui était dans l'autocar s'écria : « un lac ! » Malheur, il n'était pas tombé une goutte d'eau à Ghardaïa et sur le Mزاب depuis 3 ans. Au reste, l'objectif de mon appareil photographique — qui n'a jamais manifesté de symptômes d'hallucination — m'a rapporté d'excellentes photographies de mirages.

Bien vite on ne prête plus attention à cette fantasmagorie assez monotone, mais une fête de lumière, dont on ne se lasse pas au désert, est offerte par le soleil, deux fois par jour : quand il se lève et quand il se couche.

Il faudrait que je devienne lyrique pour décrire les aurores et les crépuscules. Mais cela peut-il s'exprimer avec des mots ? En tout cas, je n'ai vu rien de tel nulle part ailleurs. Mais la représentation est brève. A l'aurore, le soleil darde vite ses rayons, et le crépuscule tropical est rapide. Si vous êtes dans les rochers il vous laisse son souvenir, car le rocher a gardé la chaleur et vous la renvoie. Je me souviens — c'était dans les gorges d'Arak — que le thermomètre marquait 45° à minuit parce qu'il était centigrade. Farenheit, il aurait dit 113°.

Le sable, au contraire, ne retient rien de cette chaleur, et la température tombe à pic.

On a pu définir le Sahara : Un pays chaud où il fait froid.

C'est tout juste le contraire du Canada qui m'est apparu cet hiver, comme un pays froid où il fait bien chaud.

H. LELONG, O. P.

De la pesanteur à la grâce

Un grand combat se développe dans le monde entre la pesanteur et la grâce. Asservi par une civilisation industrielle où la Technique devient l'ennemi de la liberté et de la création, l'homme est amené à repenser les grands problèmes à travers son époque. Il s'aperçoit avec effroi qu'il s'est livré, pieds et mains liés, à des Léviathans anonymes et sans visage qui lui enjoignent de perdre sa vie intérieure pour devenir le serviteur d'une fausse Parousie conçue par des doctrinaires athées.

Ce n'est point d'aujourd'hui que des esprits clairvoyants ont posé le dilemme qui s'offre à l'homme moderne. Mais c'est maintenant que celui-ci prend une conscience de plus en plus vive de l'impasse dans laquelle il est engagé. Après avoir perdu le sens du sacré, la notion du mystère, l'amour de Dieu, l'homme d'aujourd'hui est en train de les retrouver dans l'angoisse existentielle. Il est las, à la fois, des faux prophètes et des grands docteurs de l'Illusion moderne, de tous ceux qui sacrifient l'immédiat à l'éternel.

C'est en France, je crois, que nous assistons à ce retournement de la conscience contemporaine qui peut être lourd de conséquences pour l'avenir spirituel du monde. Certes, en d'autres pays, des esprits courageux signalent les dangers qui menacent la race humaine. Mais c'est en France que le problème est posé sur le seul plan qui découvre les perspectives d'un salut possible. Il est facile, en effet, de dénoncer les maux qui nous assaillent ; il est plus difficile de discerner, à travers les systèmes et les philosophies, ce qui les a rendus possibles, comment et pourquoi l'hérésie a pris figure de vérité aux yeux des masses et de quelles apostasies nous sommes victimes.

Or, si en d'autres pays, les problèmes que pose l'envahissement des techniques retiennent l'attention des sociologues et des économistes, esprits fort savants habitués à la rigueur des raisonnements scientifiques, c'est en France que la métaphysique reprend tous ses droits et qu'elle se révèle comme la science d'un réel total. Ainsi retrouvons-nous la voie qui conduit à rechercher où se trouve le juste équilibre de la condition humaine.

Cette voie, Charles Péguy l'avait ouverte, voici plus de trente ans, à une époque où il fallait posséder les intuitions du génie pour découvrir le ver dans le fruit. Dans sa critique de ce qu'il appelait le « monde moderne, Péguy avait nettement vu qu'on ne dépasse pas une philosophie ou une métaphysique, mais qu'on y échappe et que le phénomène est tout différent. Or, si nous pouvons résumer en quelques mots l'hérésie majeure de notre temps, nous sommes amenés à reconnaître que le crime du monde

où nous sommes captifs est d'avoir voulu délibérément échapper au monde de la grâce, le seul dans lequel Dieu reste à l'aise avec sa créature.

Cette première et essentielle constatation a pour corollaire la domination d'un autre monde, celui de la pesanteur, sur nos pensées et nos activités temporelles. Dans la mesure où l'homme s'est trouvé ainsi amputé d'une de ses dimensions en *profondeur* il a cessé d'être le maître de ses pouvoirs et de ses créations. Il les a détournés de sa réalité la plus sûre et la plus vraie au profit des puissances mystérieuses du Mal.

Les penseurs français s'en aperçoivent aujourd'hui avec une quasi-unanimité et c'est là un événement d'une portée considérable. C'est cet événement que je veux saluer ici car il montre que la France n'a pas déserté sa vocation qui est de rendre clair ce qui est obscur, de retrouver, sous les impostures et les mensonges, les lignes de faite d'une vérité éternelle.

Il s'agit, pour beaucoup d'entre nous, d'autre chose que d'un exercice de la pensée, d'un amour des idées ou d'un nouvel essor intellectuel, mais d'un véritable combat au sein d'une tragédie universelle. *La France*, nous dit Péguy, *est le terrain né des batailles spirituelles, des révolutions spirituelles*. Tel est le sens d'un destin que tant d'œuvres contemporaines explicitent avec un accent incomparable et parfois inimitable. Si une Simone-Weil a pu conquérir un vaste public, ce n'est pas tant parce que sa recherche spirituelle a été bouleversante, que parce qu'elle a révélé les deux faces d'une spiritualité adaptée aux nécessités présentes : d'une part une mystique de l'assomption qui élève l'homme au-dessus de la pesanteur, d'autre part une mystique de l'incarnation qui replace le sacré dans le temporel en nous proposant Dieu dans sa création et l'homme dans la sainte exigence de ses limites.

La grâce n'est pas une évasion hors du créé terrestre. Dieu n'a point séparé l'homme de la terre, mais il a voulu que l'épousant il la domine de la puissance de son esprit. La grâce est ainsi la conséquence d'une fidélité et les penseurs français savent aujourd'hui que la recherche d'une fidélité chrétienne est la condition première d'un salut terrestre qui répond du salut surnaturel. Tel est le sens du combat que mena Emmanuel Mounier, si souvent écartelé entre l'Evangile et la Révolution, mais qui ne cessa d'affirmer au cours d'une vie exemplaire que la richesse de l'homme est dans la foi et le dépouillement. De cette fécondité réservée à notre appel à la grâce contre la pesanteur, un philosophe comme Gabriel Marcel en apporte la démonstration dans *Les hommes contre l'humain* et il n'est pas sans intérêt qu'un incroyant comme Albert Camus montre dans la révolte prométhéenne l'origine du nihilisme et de doctrines maté-

LE SENS DES FAITS

rialistes qui tendent à dépouiller Dieu de toute transcendance pour la faire passer dans l'Histoire.

La position d'Albert Camus est révélatrice de l'obscur travail qui se fait en France dans les meilleurs esprits. Privé de la foi chrétienne, mais analyste pénétrant des apostasies modernes, il aboutit aux mêmes constatations qu'un Gabriel Marcel et voit parfaitement que le problème qui se pose à la conscience des hommes de ce temps est d'ordre métaphysique. Ce n'est point par hasard que l'apologétique chrétienne se développe très souvent à partir de l'angoisse existentielle comme dans *L'existence authentique* du R. P. Ignace Lepp qui a l'avantage d'avoir vécu une expérience peu commune puisqu'il est passé du marxisme à l'autel. Cette apologétique, qui retrouve la manière et la dialectique augustinienne, est certainement l'une des mieux adaptées aux interrogations du moment et il est intéressant de noter qu'en mettant l'accent sur la liberté — qui est à la fois le commun partage de Dieu et de l'homme — l'esprit français va bien plus loin et plus sûrement au but qu'un Karl Jaspers, par exemple qui demeure tributaire des lourdeurs germaniques dans sa recherche d'une spiritualité en accord avec la situation faite à l'homme d'aujourd'hui.

En somme, les plus belles intelligences de notre pays ne cèlent plus que si l'homme est de moins en moins dans l'homme, c'est parce qu'on a voulu faire de celui-ci la matière première de sa propre vie et que, peu à peu, par une pente fatale le monde s'est sclérosé sous les effets d'une laïcisation de plus en plus accentuée. Il faut donc de nouveau sacrifier la Création en y participant par la contemplation qui n'est jamais paresse et inaction, mais pénétration dans la profondeur des voies de Dieu.

Contre la pesanteur du monde, qui est une des conséquences du péché, la grâce est légère. Elle élève et soulève comme un levier tout ce qui en l'homme passe infiniment l'homme, elle aide le cœur et l'intelligence à découvrir quel est l'ordre total de la charité qui est en accord avec l'ordre et la raison. C'est la grâce, et la grâce seule, parce qu'elle est liberté de Dieu et communion libre de l'homme avec Dieu, qui peut permettre à notre univers mécanisé, à notre monde-prison, de retrouver le sens de la vie et de ses vraies richesses. C'est cette conclusion que nous livre en ce moment un nouveau sonneur de tocsin Gaston Bardet dans *Demain c'est l'an 2000* qui est bien le livre le plus extraordinaire et le plus fulgurant qu'un esprit français offre à tous ceux qui, dans les royaumes de la peur, cherchent désespérément une lumière parmi les ténèbres d'un monde dévoré par ses propres enfants.

Jean ROUSSEL

André Mignault, violoncelliste

M. Jean Vallerand le notait dans *Le Devoir* du 21 avril dernier : André Mignault n'a pas, pour son premier récital, choisi la voie facile. Inscrits au programme d'audition : une sonate de Blainville, du Bach (une suite), la Toccata de Frescobaldi-Cassado, un concerto de Saint-Saëns et la suite française de Bazelaire. Le schème est austère. Mais il prédit un désir de perfection qui ne peut qu'inspirer confiance. Aussi, est-ce un public confiant et respectueux qui, le 20 avril au soir, se groupe au Théâtre des Compagnons pour entendre le titulaire du premier prix du Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique de la Province de Québec (1952). Oui, André Mignault en est à son premier concert. C'est un tout jeune homme. Cependant il possède, en plus d'un talent remarquable, toute la finesse romantique d'une jeunesse rassurée par de longues heures de labeur. Ni maniéré, ni timide, attentif et soigneux à tout ce qui est mesure et musique, il va tout simplement d'une mélodie à l'autre, d'une sonate à une toccata, puis au concerto, avec une entière sincérité. A. M. « violoncelle » avec dignité et droiture. Pas de camouflage dans son jeu.

En même temps qu'il nous est donné d'entendre « la première » d'un violoncelliste de chez nous, on nous offre par surcroît d'écouter son premier maître et son premier exemple. M. Alfred Mignault accompagne son fils au piano. Il le fait avec tant de discrétion, tant d'amour, tant d'effacement, qu'on ne sait plus trop qui louer le premier : du père d'avoir si bien introduit le fils, ou du fils d'avoir si hautement honoré le père.

A. Mignault a vingt ans. Ses succès et son avenir dépendent, comme pour bien d'autres de nos artistes, de l'encouragement qu'il recevra et de sa fidélité au travail. Il nous apparaît, néanmoins, qu'avec un talent aussi vigoureux que le sien et des goûts aussi sérieux, il ne pourra aller ailleurs que très loin... et très haut. Nous le lui souhaitons au nom de ses maîtres et de ses amis.

Michel LADURANTAYE

La « Somme contre les Gentils » de saint Thomas d'Aquin

L'ordre d'édition de la présente édition de la *Summa contra Gentiles* de saint Thomas d'Aquin en quatre volumes, effectuée par les RR. PP. Dominicains du Couvent d'Études Générales de Chambéry-Leyse sera le suivant :

Livre Troisième, 822 pages — Livre Deuxième, 532 pages.
Livre Quatrième, 560 pages — Livre Premier, 450 pages.

LE SENS DES FAITS

On a commencé par le Livre Troisième, comme étant le plus accessible au public cultivé d'aujourd'hui.

Le Premier Livre sera précédé d'une *Introduction générale*, où l'on s'efforcera de jeter toute la lumière actuellement possible sur les problèmes délicats soulevés par la date de la composition du livre, le caractère du contenu, l'identification exacte des erreurs visées, la répartition des thèmes traités sous deux chefs nettement délimités : rationnel et supra-rationnel, le climat historique, etc...

La cadence de parution sera, autant que possible, d'un volume par année. Le texte, par privilège spécial, est celui de la grande édition léonine, dont la Commission Romaine nous a accordé le droit d'édition en regard de la traduction en langue française. Ce droit a permis d'assurer une plus grande exactitude à cette traduction. On ne sera donc pas surpris de trouver l'accent mis davantage sur la littéralité que sur l'élégance.

Dans la pensée des traducteurs, cet ouvrage — grâce à l'Index analytique détaillé des matières que l'on trouvera en fin de chacun des livres — doit répondre à des besoins scientifiques de prospection de la doctrine thomiste et servir d'instrument de travail aux penseurs de toute catégorie attirés par la pénétrante clarté d'intelligence et d'ampleur des vues du « Docteur Commun » dans l'Eglise de Dieu.

Le prix prévu de la souscription aux quatre volumes, qui ne se vendront pas séparément, est de 7.500 fr. environ ; ce prix sera augmenté de 20%, la souscription close.

Les souscripteurs payeront chaque volume au fur et à mesure de leur parution.

Le premier volume mis en vente est le tome III, 822 pages, au prix de 2.900 fr., *franco* 3.050 fr.

Il est en outre demandé aux souscripteurs de faire un versement complémentaire de garantie de 500 fr. Ce versement, qui sera requis à l'éditeur en cas de défaillance du souscripteur, sera considéré comme une avance sur le dernier tome à paraître.

Sur demande, des facilités de règlement seront accordées aux souscripteurs.

Le fait de souscrire garantit aux souscripteurs une réduction de 20% sur le prix définitif. Les souscripteurs régleront chaque volume, au fur et à mesure de leur parution.

Le prix de chaque volume sera fixé au moment de sa mise en vente.

On peut souscrire aux quatre volumes de l'édition française et latine de la *Summa contra Gentiles* établie par les soins des RR. PP. Dominicains du Couvent d'Etudes Générales de Chambéry-Leysse (Savoie), en versant : 1) 3.550 fr. pour envoi franco pour la réception du tome III, 3.050 fr. représentant le prix de ce tome et 500 fr. à valoir sur le dernier tome à paraître. 2) A régler les trois autres volumes au fur et à mesure de leur parution, étant entendu que le prix de souscription sera toujours inférieur à 20% du prix définitif. 3) S'adresser à votre libraire ou à défaut à P. Lethielleux, éditeur, 10 rue Cassette, Paris-VI.

« Lumière et Vie »

La revue que nous présentons sous ce titre n'a pas, croyons-nous, son équivalent parmi les productions de langue française.

Nombreux sont les chrétiens cultivés qui désirent éclairer leur foi. Leur « instruction religieuse » arrêtée avec la fin de leurs études, ils éprouvent fréquemment les limites de leurs connaissances en ce domaine. Les cercles d'Action catholique, les cercles de Foyers, la conscience contemporaine, leur propre vie font naître en eux des questions auxquelles ils ne trouvent pas toujours facilement réponse.

Même les clercs, désireux de se remémorer la doctrine, et les religieuses, avides de formation profonde, mais les uns et les autres souvent surchargés de travail, seraient heureux de trouver des études claires et vivantes, sérieuses sans technicité, brèves et cependant complètes, avec des références permettant de pousser plus avant la recherche.

C'est à ce vaste public que s'adresse « Lumière et Vie ».

La revue se présente sous forme de cahiers in-8 carré de 144 pages, paraissant tous les deux mois.

Chaque cahier est consacré à un sujet précis dont l'actualité ne passe pas. Il comprend en outre des chroniques et des comptes-rendus de livres.

Chaque article est confié à un spécialiste : théologien, bibliste, historien, philosophe, liturgiste, médecin, juriste... qui accepte de renoncer à une présentation technique pour mettre à la portée de tous les richesses de sa spécialité. Cette collaboration permet d'éclairer une même question sous des angles divers. L'aspect biblique est particulièrement travaillé.

La collection de « Lumière et Vie » apportera rapidement à ses abonnés un ensemble de lectures abordables et solides, une véritable « bibliothèque » de doctrine chrétienne. Elle voudrait être la revue de

LE SENS DES FAITS

théologie du laïc. Cette revue, qui est éditée par les Dominicains de la Province de Lyon, se meut essentiellement dans un climat de foi et de soumission aux directives de l'Eglise.

C'est pourquoi nous pensons que notre effort peut spécialement convenir aux chrétiens de l'Amérique du Nord et tout spécialement aux Canadiens de langue française. A tous, nous serons heureux d'apporter, dans la mesure de nos moyens, notre aide spirituelle.

Conditions d'abonnement. — Les abonnements partent, soit de décembre 1951, soit de juin 1952, c'est-à-dire des numéros 1 ou 4, puis 7 et 10 pour l'année suivante, etc... Abonnement ordinaire, un an : \$4.50 ; abonnement de soutien, un an : \$6.00 ; le numéro : \$1.00.

Service d'abonnement. — Benoît Baril, 4234, de la Roche, Montréal-34.

Evénements et informations :

Un souhait de Son Excellence Mgr Léger — « Il serait souhaitable de voir un jour une section de la faculté de théologie fonctionnant à l'Université même et entièrement au service du corps professoral et des étudiants laïques... Nous devons comprendre que, selon la formule du moyen âge, Dieu a voulu nous instruire par deux livres : la Création et la Révélation... En conséquence je suggérerais que l'enseignement théologique se rapproche de l'Université, qu'à celle-ci l'enseignement profane devienne lui-même plus parfaitement théocentrique ». Ainsi s'exprimait Son Excellence à « Carrefour 52 » de l'Université de Montréal. Et qui ne contresignerait pas ce vœu ?

Du journalisme au sacerdoce — William-H. McDougall, âgé de 42 ans, naguère correspondant de l'United Press, a été ordonné prêtre, le 11 mai, dans la cathédrale de la Madeleine, Salt-Lake City, à la suite d'une promesse. Sur le point de se noyer, alors qu'il filait sur un bateau de réfugiés sauvagement bombardé par l'ennemi, le 8 mars 1942, il promit à Dieu de consacrer sa vie aux valeurs supérieures s'il échappait au naufrage. Miraculeusement sauvé, il tint parole.

Le Cardinal Alexis Ascalesi — Archevêque de Naples et cardinal depuis 1916, il est décédé le 10 mai, à l'âge de 80 ans. Le Sacré Collège ne compte plus que 47 membres dont 16 italiens et 31 étrangers.

A la Faculté de Philosophie — C'est le Père Louis-Marie Régis, O. P., déjà professeur à la dite faculté et directeur de l'Institut d'études médiévales que le Conseil de l'Université a choisi pour succéder au T. R. Père Ceslas Forest, O. P., qui prend sa retraite après 26 années de direction. Tout entier présent dans chacun de ses gestes, regards, paroles d'où jaillit toujours la sagesse du philosophe dans un naturel séduisant, le Père Régis saura sûrement répondre aux grands espoirs que l'Université fonde sur lui, même il saura les dépasser.

Monsieur Lucien Martinelli, P. S. S., succède au R. Père Raymond-M. Voyer, O. P., comme secrétaire. En plus d'être un prêtre distingué respecté et admiré, M. Martinelli est un professeur éclairé et pénétrant qui verra à la marche ascendante de la Faculté à travers les méandres du terrible quotidien.

Le R. Père Thomas-André Audet, O. P., professeur de littérature ancienne, écrivain sélect, chercheur passionné, devient directeur de la section : Etudes médiévales, à la même Faculté.

Félicitations et succès à ces nouveaux chefs.

A l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin — Pour succéder à Mgr Vandry à la présidence de cette Académie, Son Excellence Mgr Maurice Roy vient de désigner Monsieur Charles de Koninck, doyen de la Faculté de philosophie de Laval. C'est la première fois, à notre connaissance, que pareil honneur échoit à un laïc. Nul doute que le prestige du nouveau président redonnera vitalité et essor à l'institution et au thomisme tout court. Félicitations et succès à M. de Koninck !

REVUE DOMINICAINE

A la Société d'étude et de conférences — Mademoiselle Marie Raymond y a été réélue présidente pour un deuxième terme, lors de la dernière assemblée, le 13 mai. Félicitations et succès à la distinguée et active présidente d'une de nos plus belles sociétés culturelles, qui, chaque année, nous présente un bilan intellectuel des plus enviables.

Albert Gervais — Du grand concours dramatique organisé par la Société Radio-Canada et ouvert à tous les écrivains de nationalité canadienne, son texte intitulé « La chaîne » est du nombre des vingt primés sur 127 et retenus par le jury. Cette œuvre passera sur les ondes de Radio-Canada, un dimanche, prochainement, entre 9 et 10 heures. Le sketch de Gervais met en scène deux villages dont les habitants se détestent à qui mieux mieux depuis toujours. Dans les deux bourgs il y a l'école et les enfants. L'amour réussira-t-il à faire « la chaîne » entre ces vieux rivaux ? Les enfants en seront-ils les chaînons ?

Félicitations et succès à M. Gervais, collaborateur et ami de la « Revue Dominicaine »

André Giroux — Il vient de recevoir la bourse Guggenheim (\$3 000). Pour comprendre sa joie, il faut descendre « au delà du visage » et encore... André ne se livre pas à n'importe qui. Laissons-lui ses secrets et ses honneurs en lui disant : félicitations et succès !

Monsieur Edouard Montpetit — Le 29 avril, à l'Hôtel Windsor, quelques 300 hommes d'affaires : industriels, grossistes, marchands, anciens élèves pour la plupart, ont rendu un hommage non équivoque de gratitude et d'admiration à l'homme qui, pendant plus de 40 ans, s'est consacré à la cause économique du pays. Avant la venue de Monsieur Montpetit, la science économique était à peu près ignorée des Canadiens français. Grâce à lui, le champ s'est ouvert lentement, péniblement, les allées ont été tracées, et aujourd'hui une phalange de brillants économistes récoltent ce qu'il a semé. Où en serions-nous sans lui ?

Notre Temps — Il nous plaît de signaler l'initiative courageuse que vient de tenter avec succès, « Notre Temps », en offrant à ses lecteurs deux numéros presque entièrement consacrés, l'un à Daniel-Rops, 19 avril ; l'autre à l'Université Laval, 3 mai.

800 enfants chantent à Granby — Le 10 mai, 16 manécanteries du Québec, dont celles de Nashua et de Roxton Falls, après une audition bien choisie et réussie, se sont groupées en fédération. Invité de circonstance, Mgr Fernand Maillet, directeur de la célèbre manécanterie de Paris, dirigea ce chœur imposant et émit le projet d'une fédération internationale des chœurs d'enfants. « Quand tous les enfants du monde, oubliant les frontières factices, s'uniront pour chanter Dieu et pour vivre cette charité fraternelle que prêche le Pape, ce jour-là, la terre aura trouvé la paix qu'elle cherche ».

L'indépendance du Japon — Après six années et huit mois d'occupation alliée, le Japon a retrouvé sa souveraineté par un traité de paix signé, le 26 avril, par les représentants de 47 pays. Il a dû renoncer à toutes ses conquêtes en Asie et dans les Iles du Pacifique, mais il devra réarmer, selon la charte des Nations Unies. Le premier ministre du Japon a dit : « C'est une journée mémorable pour le peuple japonais », il a fortement encouragé ses sujets à marcher résolument dans le chemin de la paix et de la démocratie.

De son côté, le premier ministre du Canada, l'Honorable Louis Saint-Laurent, dans son message, souhaita que disparaissent « toutes les rancœurs de cette guerre tragique », et invita le Japon à collaborer « au rétablissement de la paix et des relations amicales entre les peuples de l'Asie orientale, et au règlement des problèmes communs dans la région du Pacifique ».

Et les relations diplomatiques reprendront !

L'esprit des livres

Charles de KONINCK : « La sobriété ». *Quelques précisions de doctrine*.
Les Presses universitaires Laval, Québec, 1952. 21 cm. 62 pages.

Il appartenait au doyen de la Faculté de Philosophie de Laval, savant reconnu autant par sa profondeur que par sa mesure, de ramener à l'ordre du jour la vertu de sobriété que des partisans, animés d'intentions louables, étaient en train de retrancher du tableau des vertus. Même dans le zèle à défendre une cause juste, il n'est jamais permis de dépasser la « juste mesure ». Sois sobre dans tes paroles en parlant pas plus qu'il ne faut, sois sobre dans le boire et le manger en ne buvant et mangeant pas plus qu'il ne faut.

Cet exposé de la vertu de sobriété, selon la doctrine de saint Thomas et le recours à l'Écriture Sainte ne laisse aucune place au doute. Ceux qui pratiquent la sobriété sont rassurés, ceux qui prêchent l'abstinence totale n'auront plus le droit de faire fi de la sobriété. Bien plus, si, pour ces derniers la mesure d'une goutte est trop pour leur tempérament, qu'ils n'hésitent pas à s'enrôler dans l'armée des disciples de Jean-Baptiste, mais qu'ils laissent les autres, les sobres, les « mesurés », suivre l'exemple de Jésus-Christ, le « Maître de sobriété ».

Merci, monsieur de Koninck, d'avoir tout dit avec poids et mesure !

A. L.

Roland GAUTHIER, C. S. C. — « Sens et valeur de la paternité de saint Joseph ». Fides, Montréal, 1952. 24 pages.

Délégué de l'Oratoire Saint-Joseph à une semaine d'étude tenue à Salamanque en août 1951, le P. G. y a présenté un travail remarquablement documenté et nuancé. On en retiendra la conclusion : comme saint Joseph ne peut être appelé père de Jésus au sens propre du terme, l'usage de ce vocable, autorisé par l'Écriture, oblige à une rectification de pensée dont l'avantage est de souligner la mission exceptionnelle de saint Joseph auprès du Verbe incarné.

Marcel-M. DESMARAIS, O. P. — « La vie en rose ». Les Éditions du Lévrier, Montréal, 1952. 19 cm. 104 pages.

Si l'on s'en tient aux auditeurs innombrables qui ont passionnément suivi le Père Desmarais, soit dans les salles de conférence toujours trop petites, soit aux écoutes de Radio-Canada, il faut reconnaître qu'il est un grand conquérant, le plus grand de notre temps, et je ne lui trouve qu'un émule, mais au pays voisin, Mgr Sheen.

Le texte imprimé de ses causeries, plus complet que la conférence enclose dans les limites de l'horaire, donnera satisfaction à tout lecteur.

Là où l'intelligence aux écoutes percevait des vides, ici ils sont comblés par des déductions normales ou des commentaires appropriés. C'est pourquoi écouter le Père Desmarais et, après, le lire, ce n'est pas la même chose. L'orateur qui captive par sa parole, chaude, amicale, joviale n'est plus, mais l'écrivain est là qui vous amène à ses conclusions par la clarté et la logique de son argumentation.

Lire *La vie en rose* dans un coin solitaire, c'est s'enrichir, se comprendre, comprendre les autres : ses frères, ses contemporains.

A. L.

R. P. A.-M. GRANGER, O. P. — « Comment préparer son mariage ? ». Les Editions du Lévrier, Montréal, 1952. 19.5 cm. 240 pages.

Il nous a été donné de suivre au cours des dernières années les diverses rééditions de *Comment préparer son mariage ?* Cette dernière édition est nettement nouvelle : une nouvelle disposition de la matière, des photographies superbes, le texte des directives récentes de S. S. Pie XII, tout ajoute de l'intérêt à cet ouvrage.

Mgr Paul-Emile Léger, Archevêque de Montréal, écrit en préface de ce livre : « La fondation d'un foyer ne doit pas reposer sur l'inconsistance des sentiments et sur l'ignorance des lois car, comme le rappelle Pie XII, le mariage trouve sa stabilité dans une discipline qui a sa source dans la nature complète de l'homme et qui le soumet à Dieu et à la loi divine. La jeunesse d'aujourd'hui n'aime pas à entendre ce mot de discipline, surtout lorsqu'il s'agit de fréquentation et de vie affective. Et cependant l'expérience ne nous apprend-elle pas tous les jours, hélas ! le sort malheureux de ces unions mal préparées, qui n'ont pas été assez fortes pour résister aux pressions sociales d'une opinion publique qui accrédite dans tous les milieux une immoralité dégradante ».

Que cet ouvrage soit rendu à son 36ème mille atteste sa qualité et sa valeur.

Elie Goulet

Joseph HOUYUX — « Pour ou contre les Ecoles de Bonheur ? ». Les Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1952. 22 cm. 152 pages.

Pour avoir écrit dans *Collège et Famille* une longue étude basée sur un texte tronqué de Mgr Tessier, Mlle Monique Béchard, docteur en psychologie de l'Université de Montréal, à la clinique de psychiatrie de l'hôpital Sainte-Justine, se voit poursuivie par un prêtre français, l'abbé Joseph Houyux, auteur de *Ecoles de Bonheur*, qui fit de nombreux séjours au Canada.

De quoi s'agit-il ? Mlle Béchard a basé sa thèse sur ce texte attribué à Mgr Tessier : « la bachelière n'était pas une vraie jeune fille, et qu'il était urgent de détourner les adolescentes d'une formule pédagogique périmée et nocive ». Mgr Tessier nie la paternité de ce texte et nous réfère à son livre : *Bachelieres ou jeunes filles ?* où il est écrit : « La réponse étant qu'à mesure que nous formons de plus vraies bachelieres, nous for-

L'ESPRIT DES LIVRES

mons de moins vraies jeunes filles, il s'agit ici de chercher si nous ne pourrions pas, et ne devrions pas, faire à la fois l'un et l'autre... »

L'abbé Houyoux, en compagnie des meilleurs éducateurs, met l'accent sur la formation humaniste de la jeune fille alors que Mlle Béchard vise une fonction : la maternité, ou tout se passe comme si... page 71. La jeune fille est un être complexe et c'est surtout par le développement de ses facultés supérieures qu'elle deviendra une maman « dépareillée », sous toutes ses formes, soit auprès de ses enfants si elle devient mère, soit auprès des orphelins, des abandonnés, des écoliers, si elle reste célibataire.

Un livre qu'on ne regrette pas d'avoir lu tant il brasse des idées actuelles et discutées.

A. L.

Jacques HÉBERT — « Aventure autour du monde ». I) L'Extrême-Orient en feu ; II) L'Inde aux mystères ; III) L'Asie musulmane. Les Editions Fides, Montréal, 1952. 20 cm. 232, 228 et 248 pages.

Ces trois volumes, à \$1.75 l'exemplaire ou à \$5.00 pour les trois, sont tout désignés comme prix spéciaux aux élèves de nos écoles et collèges. Abondamment illustrés de 88 photos, d'une douzaine de cartes et de 34 dessins, ils font honneur à l'édition canadienne et tout particulièrement à Fides. La couverture en trois couleurs est, dans son genre, un chef-d'œuvre qui donne le climat du livre, en plus d'être une invitation au voyage. Et qui pourra résister à ne pas tenter l'aventure : parcourir, tout en restant bien assis, les trois grands pays que vient d'explorer Jacques Hébert ?

On trouve dans ces livres — ce qui serait vain de chercher ailleurs — des pages saisissantes d'actualités sur la politique occidentale en Orient, la vénalité des gouvernements indigènes, les aspirations nationales des races asiatiques, le zèle et le prestige de nos missionnaires — les meilleurs ambassadeurs du Canada. On y voit aussi les misères affreuses des masses populaires, l'absence d'organisation sociale, la défiance ou la haine de l'étranger et les angoisses du touriste, soit avec les douaniers et les marchés d'échange, soit en face des inevitables pannes de moteur en pleine brousse. Mais la Providence veillait. On est heureux de trouver dans ces récits un grand courant de spiritualité chrétienne qui honore le voyageur et séduit le lecteur.

Un livre tout désigné pour les vacances : se reposer en s'instruisant.

A. L.

G. HUNERMANN — « Fleur des marais. Maria Goretti ». Editions Salvator-Castermann, Mulhouse, 1952. 19 cm. 168 pages.

Ce petit livre est un chef-d'œuvre d'hagiographie !

Cette œuvre psychologique nous fait pénétrer, pour ainsi dire, jusqu'au for intérieur des deux acteurs principaux d'un drame tragique : Maria Goretti et Alessandro Serenelli.

Maria Goretti, une âme de lumière, monte chaque jour plus rapidement vers les sommets de la perfection. Dévouée, intelligente et laborieuse, elle est l'âme du foyer, car « comme sa maman et Angelo étaient occupés au dehors, tout le travail de la maison retombait sur Marietta ».

Mais une ombre se dessine et devient menaçante. C'est celle du jeune Serenelli dont l'âme perverse ressent une haine diabolique : une hantise le poursuit, celle d'éclabousser, de briser dans sa fleur ce lis de pureté qui s'épanouit en sainteté et en beauté sous ses yeux. Maria Goretti sera brisée, comme une fleur que l'on casse, mais elle gardera sa pureté.

L'auteur a su broser avec un puissant réalisme l'atmosphère déprimante du hameau des Ferriere. Il évoque aussi ces âmes de bonne volonté que sont Luigi Goretti et Assunta Goretti, les parents de Marietta. Comment ne pas aimer ce sympathique Angelo, défenseur chevaleresque de sa petite sœur Marietta ! Que dire enfin de cet admirable curé qu'est Don Paliani ?

Voilà un beau livre qui met en lumière la beauté d'âme de sainte Maria Goretti, cette jeune fille pure comme un lis !

Elie Goulet

F. W. CAVIEZEL — « Oui... pour toujours ». Editions Salvator, Mulhouse, 1952. 18.5 cm. 324 pages.

Les multiples facettes intéressantes de *Oui... pour toujours* mériteraient, pour que nous rendions justice à ce beau roman, une longue étude.

L'intrigue de ce livre dont les péripéties ont la Suisse pour décor ne peut se résumer en quelques lignes. Deux personnages principaux nous émeuvent par la noblesse de leur âme et le tragique de leur destinée, Ginia Turéra et André Vial. Ils sont victimes, l'un et l'autre, du peu d'importance que certaines personnes attachent au *Oui* que les époux prononcent au pied de l'autel.

Sur cette œuvre aussi plane cette communion des saints, l'une des données essentielles du Catholicisme. Si André Vial devient pour Ginia Turéra un exemple magnifique de résignation et de courage, il le doit à Mia Planterra. Avant de quitter cette terre, cette femme admirable lui avait écrit une dernière fois. Mia dans son testament spirituel écrivait à André : « J'ignore ce que le bon Dieu te réserve sur la route de la vie. Mais si jamais la nuit revenait, retourne aussi vers moi par la pensée, de jour comme de nuit, je serai toujours prête à écouter tes plaintes. Puissent toujours en ton âme endolorie retentir ces paroles de ta sœur de souffrance : *Ne demande pas pourquoi. Oui, Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. Efforce-toi d'arriver à cette acceptation joyeuse de la souffrance. Tu apprendras par expérience que c'est au pied de la croix qu'on trouve le plus de secours et de consolation* ».

Nous faisons aussi connaissance dans ce roman avec deux paysans rudes et frustes dans leurs manières, mais si grands par l'âme ! Martin et Toni Turéra, deux frères célibataires, obtiennent grâce à leurs prières

incessantes la conversion de leur nièce, Ginia. Ils sont magnifiques ces travailleurs de la terre, droits et vigoureux comme des chênes, lorsqu'ils parlent de leur fidélité à la religion et aux coutumes des ancêtres.

Un autre personnage très sympathique est Werner Kreis, un protestant, le deuxième mari de Ginia. Pour rentrer dans le sein de l'Eglise, celle-ci a dû rompre son union. Werner erre, désespéré, dans la ville de Lucerne. Voici qu'il suit machinalement la foule qui se hâte pour assister à l'ouverture d'une exposition des richesses artistiques de l'Ambrosienne. Ce nous est ici l'occasion de lire l'une des plus belles conférences que nous ayons jamais entendues sur l'Art. Elle est prononcée par Mgr Galbiati, préfet de la célèbre Ambrosienne. Werner sortira du musée, réconcilié avec la vie et apaisé, après avoir entendu des phrases comme celles-ci : « Lorsque la nature aux aspects merveilleux et changeants eut commencé à former le goût esthétique des hommes et que ses doigts créateurs eurent façonné celui des Italiens, avec une prédilection spéciale, elle leur insuffla un talent merveilleux, comme céleste, en disant : que la lumière du vrai et du beau luise sur tous les peuples, mais aucun n'aura comme toi, peuple italien, le génie et la beauté de la grâce. Toi seul, avec les tableaux d'un Fra Angelico, les vierges d'un Raphaël, les statues de Vecellio, la magie inégalée d'un Michel-Ange, le sourire captivant de la Béatrice de Dante (...) Toi seul, dis-je, tu seras le prélude de cette beauté inexprimable qui sera mystérieusement transfigurée par la vie des Immortels ».

Oui... pour toujours est un roman émouvant, tragique et apaisant à la fois, qui nous bouleverse et nous fait réfléchir !

Elie Goulet

P.-A. REY-HERME — « L'enfant et son devenir ». Editions Téqui. Collection « Notre Monde ». Paris, 1951. 18.5 cm. 128 pages.

Cet « essai sur les lois du développement psychologique de l'enfance à l'âge adulte » nous a extraordinairement intéressé !

L'originalité de cet ouvrage consiste dans l'importance que l'auteur attribue à bon droit à l'Esprit dans le jeu des lois essentielles qui par les étapes de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse conduisent à l'épanouissement humain. Après avoir affirmé « que l'homme recèle en lui une participation à l'Esprit, et qu'en cette réalité spirituelle réside l'essentiel de sa dignité ». M. Rey-Herme poursuit : « Cet élément spirituel, nous le trouverons présent dans tous les actes humains dignes de ce nom : il signifiera bien des choses. Puisque l'Esprit est Vérité, il signifiera capacité de tendre au vrai, sinon toujours de l'atteindre, et de comprendre le monde dans sa réalité la plus profonde. Puisque l'Esprit est Conscience, il signifiera possibilité de se connaître dans son être et dans son devenir, et aussi de connaître par sympathie les autres consciences semblables à soi ».

Comme on le voit, l'auteur expose des idées originales et fortes en un style dense, élégant et imagé. Ce livre intéressera tous les éducateurs et leur découvrira des horizons neufs.

Elie Goulet

H. PAISSAC — « Le Dieu de Sartre ». Collection *Structure de notre Temps*, aux Editions B. Arthaud, 1950. 148 pages.

Il est assez révélateur qu'en mettant en question les bases mêmes de l'existence humaine, la philosophie contemporaine se trouve du coup placée en face du problème de Dieu. Et ce qui est sans doute le plus remarquable dans l'œuvre de Sartre, dont le succès tient peut-être surtout au scandale qu'elle suscite et qui est pourtant remplie de tant d'ordures et d'obscénités, c'est que la question de Dieu y apparaisse comme une sorte d'obsession dont l'auteur n'arrive pas à se défaire. Dieu n'est pas ici un objet simplement oublié grâce à une indifférence qui en abolirait la préoccupation, c'est quelqu'un que l'on repousse sans cesse comme une lumière contre laquelle on voudrait accumuler tous les obstacles afin d'en refuser la chaleur. C'est une des contradictions de la pensée sartrienne, comme d'ailleurs dans la pensée de Nietzsche, de déclarer la mort de Dieu et cependant de poursuivre contre Lui un combat de plus en plus acharné. Cette hantise pleine de rancœur est déjà un témoignage que la présence divine non seulement ne peut pas être raturée de notre conscience mais engage déjà une option à son égard.

Utilisant la dynamique même de la phénoménologie sartrienne, le P. Paissac tente d'établir, sur des postulats existentialistes, que ce Dieu-refusé peut tout aussi bien être converti à Celui qui est et que l'angoisse de l'homme n'exprime rien de plus que la tension de l'attente que nous fondons en Lui. C'est gratuitement que l'on déclare absurde à la fois l'acte d'être fondant notre liberté et l'absolu qui est Dieu. Car pour ce qui est premier, on n'a pas à chercher des raisons d'être ailleurs qu'en lui-même. Au lieu de se définir comme une pure contingence, l'acte qui nous fait être porte en lui-même sa propre nécessité ; et il est vain d'assigner à Dieu une cause, un sens, une fin en dehors de ce qu'il est par lui-même. Si l'existence de l'homme n'a pas de sens, c'est seulement qu'on la détache arbitrairement de la source où elle puise et qui assure sa fécondité : elle s'inscrit dans une actualité plus large, intarissable, qui est l'existence de Dieu. Et si nous jouissons d'une liberté qui nous est propre, c'est parce que l'Etre qui nous la donne est lui aussi une liberté éternellement efficace, dont la nôtre emprunte le pouvoir par une participation toujours limitée. Celle-ci comporte sans doute une ambiguïté essentielle, mais si nous la rendons absurde, c'est par l'usage malicieux que nous en faisons, au lieu qu'elle doit servir à nous délivrer des esclavages et à opérer le retour à la source qui est aussi notre fin.

Cela suffit à montrer que tout existentialisme n'est pas nécessairement forcé de nier Dieu ; il s'agit, non pas de détruire les prémisses qu'il pose, mais de redresser les conclusions qu'il en dégageait. On nous permettra d'exprimer un doute sur l'efficacité de cette entreprise, car en s'attaquant à une doctrine qui par avance disqualifie la raison au profit de la seule émotivité, on risque de ne rencontrer qu'un fantôme de philosophie dont on fait le jeu en la rendant plus notoire. Et d'ailleurs, on peut se demander ce que peut être la raison qui juge absurdes toutes choses et quelle peut être la validité des systèmes qu'elle construit.

L'ESPRIT DES LIVRES

Ces lignes ne préjugent pas le petit livre du P. Paissac : avec ceux du P. Pruche (*Existentialisme et acte d'être*, *L'homme de Sartre*), celui-ci constitue un effort de compréhension des besoins de la pensée contemporaine. Il est une œuvre de lumière. Si le propre de la critique la plus forte est d'agrandir les choses qu'elle touche, ce volume est une réussite : sans rejeter les données premières de l'existentialisme, sans s'éloigner de la méthode même qu'il utilise, il en prolonge les résultats dans le sens de la vérité la plus lucide. On sera par ailleurs confirmé dans cette assurance du fait que ce livre a reçu une approbation autorisée et que l'impression en a été permise par Son Excellence Mgr de Bazelaire, Archevêque de Chambéry.

J.-L. Reid, O. P.

J. Armand TRUELLE — « *Psychologie et Vente* ». Fides, Montréal, 1952. 20.5 cm. 282 pages.

M. Trudelle nous présente un ouvrage très documenté sur la vente considérée sous l'angle psychologique.

Dès le premier chapitre de son livre, l'auteur se révèle humaniste averti. Il y étudie sous le titre de *Notions préliminaires* l'évolution des mœurs et de l'esprit humain au cours des âges. Ce texte richement documenté s'appuie sur des citations d'Aristote, de Montaigne, Pascal, Ruskin.

La pertinence de ce livre s'explique lorsque l'on connaît l'expérience de M. Armand Trudelle : « Au cours des sept dernières années nous avons eu le privilège d'enseigner cette matière à quelques deux mille hommes d'affaires, vendeurs, voyageurs, etc... Nous croyons avoir déjà atteint un but : celui d'avoir démontré à l'agent de l'offre et de la demande, le vendeur le rôle social, humanitaire et économique qu'il doit jouer et à l'acheteur, les précautions qu'il doit prendre.

« Ces deux catégories de personnes, par leurs suggestions, nous ont aidé considérablement dans la présentation de ce travail. C'est à leur demande que nous avons, au début de chaque chapitre, dressé un tableau synoptique et à la fin, un questionnaire de récapitulation. En plus de faciliter la compréhension de la matière, ce procédé aide à la faire mieux retenir ».

Psychologie et Vente enrichira la bibliothèque des hommes d'affaires, des vendeurs, en un mot de tous ceux qu'intéresse la vente !

Elie Goulet

Table des matières

Volume LVIII, Tome I

Janvier à juin 1952

ARTICLES DE FOND

	PAGES
<i>André-Vincent, Ig.</i> ... A la recherche du sacré dans l'art	91
<i>André-Vincent, Ig.</i> ... Le bel ouvrage	157
<i>Audet, O. P., Th.-A.</i> ... Les sacrements de Pâques et leur catéchèse	131, 194
<i>Blain, Jean</i> ... Swann monstrueux	164
<i>Boulogne, O. P., C.-D.</i> ... Jehan Rictus	231
<i>Brassy, Robert</i> ... Pour qui sonne le glas ?	143
<i>Brosseau, O. P., J.-D.</i> ... Nos amis les Protestants	150
<i>Calmel, O. P., R.-Th.</i> ... L'entretien avec la Samaritaine	206
<i>Champigneulle, B.</i> ... Problème de l'art sacré	211
<i>Champris, G. de</i> ... Sur le Théâtre de Montherlant	276
<i>Décarie, Annette</i> ... Alfred La Liberté	258
<i>Dion-Lévesque, R.</i> ... Pâques coréennes (poème)	193
<i>Droin, Alfred</i> ... La Louve (poème)	129
<i>Dumont, Fernand</i> ... Au Christ absent (poème)	3
<i>F. C. S. P.</i> ... L'appel à l'apostolat chez Sœur Jean-Baptiste	11
<i>Grave, Geneviève de</i> ... Le Cardinal Mercier	80
<i>Greenwood, Nina</i> ... Silhouettes suédoises	215
<i>Hamel, O.S.B., R.</i> ... Le mystère de l'Eglise	270
<i>Lachance, O. P., C.</i> ... Christianisme adapté	40
<i>Marion, Séraphin</i> ... Louis Fréchette, littérateur et moraliste	31
<i>Parent, O. P., J.-M.</i> ... Serviteur de la Vérité	4
<i>Parent, O. P., J.-M.</i> ... Grandeur païenne et grandeur chrétienne	263
<i>Péghaire, P. C. Sp., J.</i> ... Il y a cent ans mourait un Juif	65
<i>Perreault, O. P., A.-M.</i> ... Les Foyers de l'Unité en Italie	101
<i>Sylvestre, Guy</i> ... « Les saints vont en enfer »	292
<i>Trudel, Marcel</i> ... L'Eglise trifluvienne sous le régime militaire	21
<i>Verval, Alain</i> ... Instant (poème)	257

LE SENS DES FAITS

<i>Audibert, Raoul</i> ... Un Institut de recherche et d'histoire des textes	178
<i>Bordeaux, Henry</i> ... Mort du poète Louis Mercier	123
<i>Calmel, O. P., R.-Th.</i> ... Le <i>Miserere</i> de Rouault	57
<i>Champris, G. de</i> ... Un roman commenté par un auteur	173
<i>Collaboration, En</i> ... La « Somme contre les Gentils » de S. Thomas	306
<i>Collaboration, En</i> ... « Lumière et Vie » (revue)	308
<i>Décarie, Annette</i> ... Note : Théologie et poésie	120
<i>Dumesnil, René</i> ... Le <i>De profundis</i> de Marcel Dupré	55
<i>Lacroix, O. P., Benoît</i> ... Etude du Rapport Massey	58
<i>Lacroix, O. P., Benoît</i> ... Sixième édition, quinzième mille	59

TABLE DES MATIÈRES

		PAGES
<i>Lacroix, O. P., Benoît</i>	Au service de nos écrivains	245
<i>Ladurantaye, M.</i>	Hollande-Montréal-Hollande	247
<i>Ladurantaye, M.</i>	André Mignault, violoncelliste	306
<i>Lamarche, O. P., A.</i>	Trois jours à Granby	52
<i>Lamarche, O. P., A.</i>	Joliette, Etoile du Nord	238
<i>Latreille, André</i>	Le Canada s'interroge sur son destin	117
<i>Lelong, O. P., H.</i>	Le désert du Sahara	241
<i>Lelong, O. P., H.</i>	Les jeux du sable, du vent et du soleil au Sahara	298
<i>Letendre, Conrad</i>	Le livre d'accompagnement des 400 cantiques	122
<i>Racette, Jacques</i>	Examen de conscience du philosophe	174
<i>Raizenne, Gabrielle</i>	Nos morts en Corée	50
<i>Rédaction, La</i>	Événements et informations	181, 248, 309
<i>Roussel, Jean</i>	De la pesanteur à la grâce	303
<i>St-Denis, O. P., G.-A.</i>	« Au milieu la montagne »	114
<i>Tremblay, J.-N.</i>	« Evadé de la nuit »	172
<i>Tremblay, J.-N.</i>	Fruits (poème)	298
<i>Vac, Bertrand</i>	Le céramiste Claude Vermette	116
<i>Wiercinski, S.-L.</i>	La vie du thomisme en Amérique	177

BIBLIOGRAPHIE

<i>Beeckman, P.</i>	L'Evangile selon saint Jean	125
<i>Bernard, C. S. V., Antoine</i>	Les Clercs de Saint-Viateur au Canada	184
<i>Bouësse, O. P., Humbert</i>	Le Sauveur du monde	62
<i>Bousquet, O. P., Jean</i>	Lacordaire	126
<i>Carmélite, Une</i>	Thérèse d'Avila présentée aux jeunes	256
<i>Caviezel, F.-W.</i>	Où pour toujours	314
<i>Collaboration, En</i>	La vie franco-américaine	184
<i>Collaboration, En</i>	J'ai rencontré le Dieu vivant	252
<i>Collaboration, En</i>	Dictionnaire de spiritualité (Fasc. XIII)	255
<i>Daniel-Rops</i>	L'Eglise des Temps barbares	254
<i>Demian, O. P., Thomas</i>	Aux origines de la Théologie morale	61
<i>Desmarais, O. P., M.-M.</i>	La vie en rose	311
<i>Gelin, P. S. S., A.</i>	Jérémie, Baruch, Les Lamentations	188
<i>Gauthier, C. S. C., Roland</i>	Sens et valeur de la paternité de saint Joseph	311
<i>Granger, O. P., A.-M.</i>	Comment préparer son mariage ?	312
<i>Groulx, Chan. Lionel</i>	Histoire du Canada depuis la découverte (vol. II)	63
<i>Guardini, Romano</i>	Vie de la Foi	251
<i>Guéranger, Dom</i>	L'Année liturgique (vol. II)	256
<i>Hébert, Jacques</i>	Aventure autour du monde	313
<i>Hodgson, Leonard</i>	The Ecumenical Movement	189
<i>Honoré, Hyppolite</i>	70 plans de sermons	256
<i>Houyoux, Joseph</i>	Pour ou contre les Ecoles de Bonheur	312
<i>Hunermann, G.</i>	Fleur des marais, Maria Goretti	313
<i>Jeanson, Francis</i>	La Phénoménologie	254
<i>Koninck, Charles de</i>	La sobriété	311
<i>Lepage-Thibaudeau, M.</i>	Les oiseaux de ton jardin	185
<i>Mahelin, Yves</i>	Instants pour ne pas dire, etc.	250
<i>Maillet, Adrienne</i>	L'ombre sur le bonheur	186
<i>Malo, O. F. M., Adrien-M.</i>	Les six ailes du Séraphin	61
<i>Maréchal, O. P., Hyacinthe</i>	Précurseurs de Notre-Dame	250
<i>Montigny, Gaston de</i>	Etoffe du pays	186
<i>Moreel, Léon</i>	Le Père Frédéric Jansoone	127

REVUE DOMINICAINE

	PAGES
<i>O'Neil, Louis-C.</i>	Contes de Noël 125
<i>Paissac, H.</i>	Le Dieu de Sartre 316
<i>Parent, O. P., J.-M.</i>	L'Eglise enseigne 253
<i>Rédaction, La</i>	Livres reçus (résumés en quelques lignes) 189
<i>Reid, Ghislaine</i>	Il vit en face 128
<i>Rey-Herme, P.-A.</i>	L'enfant et son devenir 315
<i>Robidoux, Louis-Pilippe</i>	Lueurs 187
<i>Ruger, L.</i>	In terram bonam 255
<i>Séguin, Fernand</i>	Entretiens sur la vie 252
<i>Stratman, O. P., F.-M.</i>	Jésus-Christ et l'Etat 255
<i>Tertullian</i>	Treatises on Marriage and Remarriage 125
<i>Trudelle, J.-A.</i>	Psychologie et Vente 317
<i>Vandeur, Dom Eugène</i>	Jésus 187
<i>Vaux, O. P., R. de</i>	La Genèse 126
<i>Von le Fort, Gertrude</i>	Hymnes à l'Eglise 188

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$4.00 ;

AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : \$0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AVENUE LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28



